

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**  
D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

SEPTEMBRE 1763.



NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

---

MDCCLXIII.

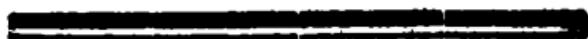




# JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1763.



## REPONSE

*Aux Objections, proposées contre l'Explication de la Prière, que JESUS-CHRIST adressa à Dieu, dans le Jardin de Gethsémané.*

**D**ANS mes Réflexions, sur cette Prière du Sauveur, j'ai tâché de faire sentir, qu'il n'avoit point demandé à son Dieu & Père, d'être exempté du supplice de la croix; parce qu'il savoit très bien, qu'il étoit venu dans le monde, pour expier nos péchés, par sa mort, qu'il avoit reçu l'ordre de doner

fa vie pour ses brebis ; & que sans cela les Ecritures , où sa mort avoit été prédite , seroient demeurées sans accomplissement ; qu'il avoit seulement prié Dieu , de le délivrer de la frayeur & de la tristesse mortelle , dont il venoit d'être tout d'un coup saisi ; afin qu'il pût endurer son supplice avec fermeté & constance ; à quoi il avoit encore ajouté , que si Dieu trouvoit néanmoins plus à propos , que ces angoisses , dont il étoit acablé , ne le quitassent que sur la croix , & à son dernier soupir , & qu'il fallut qu'il fut humilié , jusqu'au point de paroître ainsi foible , tremblant , & desolé devant le Conseil des Juifs , devant PILATE , & devant tout le Peuple , il se soumettoit avec la plus entière résignation , à sa volonté sainte. Le savant & modeste Anonyme , *qui a* , dit-il , *plûtôt voulu me proposer ses doutes , que combattre mon opinion* , me fait sa première Objection en ces termes :

„ Puisque JESUS-CHRIST prévoyoit sa  
 „ mort come certaine , ne prévoyoit il pas  
 „ aussi les angoisses mortelles , qui de-  
 „ voient la précéder ; & s'il les prévoyoit ,  
 „ ne paroïssoit-il pas autant inutile , de  
 „ prier Dieu de les lui épargner , que la mort.  
 „ Je ne vois pas , que l'on puisse supposer  
 „ l'un sans l'autre.... Quoi qu'il n'ait pas

„ prédit formellement, ce qui lui arriva  
 „ dans le Jardin de Gethsémané, il sem-  
 „ ble qu'il l'ait insinué, dans le pas-  
 „ sage déjà cité dans les Réflexions, JEAN.  
 „ XII. v. 27. *Et que dirai-je ? Mon Père,*  
 „ *délivre moi de cette heure ;* car le point  
 „ interrogatif est dans l'Original, d'abord  
 „ après le verbe ( *dirai-je :* ) Passage qui  
 „ a un raport sensible, avec la prière, que  
 „ le Sauveur fit à Dieu dans sa détresse ;  
 „ & qui me paroît prouver déjà, que  
 „ cette *heure* dont il parloit, étoit celle  
 „ de sa mort, pour laquelle il est venu ;  
 „ plutôt que celle des angoisses qui la pré-  
 „ cédèrent dans le Jardin.

„ Si donc JESUS-CHRIST a prévu les  
 „ angoisses qui ont précédé sa mort, tout  
 „ come sa mort même ; il suit de là, sui-  
 „ vant le raisonnement même de l'Auteur  
 „ des Réflexions, qu'il n'a pas dû deman-  
 „ der à Dieu de les éloigner de lui, plû-  
 „ tôt que sa mort, puisque cela étoit éga-  
 „ lement inutile. D'autant moins, que  
 „ cette mort est bien plus terrible, que  
 „ les angoisses mêmes. „

A cette première Objection je répondrai  
 deux choses ? La première qu'il n'y a au-  
 cune nécessité de supposer, que JESUS-  
 CHRIST ait prévu la frayeur & les an-

goiffes, qui le surprirent à Gethsémané. Dieu son Père, qui ne lui avoit point encore révélé le jour & l'heure, où le ciel & la terre passeront, (MARC XIII. v. 32.) pouvoit bien aussi lui avoir laissé ignorer cette tristesse mortelle, & ces frayeurs, dont il devoit être affailli avant sa mort dans le Jardin. *En second lieu*, à supposer que JESUS-CHRIST ait prévu les angoisses, qui précédèrent le tems où l'on se saisit de sa personne, tout come il avoit prévu sa mort même, n'aura-t il pas prévu également, que ses instantes prières, ses cris, ses larmes, & sa résignation pourroient être efficaces auprès de Dieu son Père pour faire cesser ces angoisses, & pour obtenir de lui la force de reprendre ses esprits, & d'aller avec un visage assuré, & un courage héroïque, au devant de ceux qui venoient armés d'épées & de bâtons pour le prendre? Ne fut-il pas exaucé après sa troisième prière? Aperçût-on dès lors en lui, quelque faiblesse de cœur, le plus petit mouvement de crainte? Quand Pilate lui dit: *Vous ne me dites rien? Ne savez vous pas que j'ai pouvoir, & de vous faire crucifier, & de vous relacher?* Avec quelle intrépidité, ne lui répondit-il pas? *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous étoit donné d'en haut.* Après cela, celui qui m'a li-

*vré à vous, est plus coupable que vous.* Est-ce là la réponse d'un home que la crainte possède? N'est ce pas le langage d'un home qui pèse les cœurs, & qui dévoilant à un Juge inique sa corruption, le fait pâlir devant soi, en lui rapellant l'idée du Souverain Maître de l'Univers, auquel il aura à rendre compte un jour, de ce pouvoir dont il se montre si fier?

Les plus anciens Manuscrits Grecs du Nouveau Testament, ont-ils les points interrogants que nous trouvons dans nos Bibles? La bone Critique ne permet-elle pas de juger, si la main des Modernes les a placés au mieux? JESUS-CHRIST qui s'est servi du mot *d'heure* pour désigner sa mort, JEAN XII. v. 27. ne pouvoit il pas employer le même terme dans le Jardin, pour exprimer ce qu'il y souffroit actuellement?

Après ce que j'ai dit ci-dessus, chacun peut voir, si à bien suivre mon raisonnement, il en résultera, que si JESUS-CHRIST a prévu les angoisses qui ont précédé sa mort, il n'a pas dû demander à Dieu de les éloigner de lui, plutôt que sa mort. Il avoit bien été prédit qu'il seroit mené à la mort come un agneau; mais il n'avoit point été prédit que sa mort seroit accompagnée de crainte & de tremblement. Aussi

ne fut ce pas fans succès, qu'il espéra que Dieu, touché de sa soumission, de ses larmes & de ses prières, calmeroit ses violentes agitations, & lui rendroit sa première fermeté. Que les angoisses de JESUS-CHRIST dans le Jardin fussent, si l'on veut, moins terribles que sa mort sur le Calvaire, il ne pouvoit point pour cela changer l'objet de sa prière. Il n'a dû demander à Dieu que ce qu'il pouvoit en obtenir, & qu'il en a obtenu effectivement, savoir la fin de ses frayeurs & de sa tristesse, pour subir son rigoureux sort, avec la grandeur d'ame qui lui convenoit.

„ Je tire ma seconde Objection, dit nô-  
 20 tre aimable Anonyme, de l'expression mê-  
 20 me de Coupe ou de Calice, dont JESUS-  
 20 CHRIST se sert dans sa prière. Ce terme  
 20 figuré signifie en général des souffrances;  
 20 mais aussi la mort. Voyez ESA. LI,  
 20 v. 17. & suiv. & JER. XXV. v. 15,  
 20 & suiv. Et JESUS-CHRIST ne l'a em-  
 20 ployé, ( excepté dans le sens propre )  
 20 que pour marquer sa mort. Ainsi MATTH.  
 20 XX. v. 23. les Fils de ZEBEDE'E ayant  
 20 répondu à JESUS, qu'ils pouvoient boire  
 20 son calice, *il est vrai, leur repliqua-t-il,*  
 20 *que vous boirez mon calice.* Or ils n'eus-  
 20 sent pas cette conformité avec JESUS-  
 20 CHRIST, quant à son agonie: Au moins

„ l'Histoire n'en fait aucune mention ;  
 „ mais bien quant à la mort, qu'ils sou-  
 „ frirent tous les deux, ST. JACQUES le  
 „ Majeur ayant été décapité par ordre  
 „ d'HERODE AGRIPA , ACT. XII. v. 2.  
 „ & ST. JEAN étant mort à Rome dans  
 „ l'huile bouillante, suivant TERTULLIEN  
 „ & ST. JÉRÔME. „

C'est déjà quelque chose, que l'on m'a-  
 corde, que le terme figuré de *calice* ou de  
*coupe* signifie en général *des souffrances* ; &  
 que par les passages que l'on cite, on m'é-  
 pargne la peine de le prouver. Mais, dit-  
 on, JESUS-CHRIST ne l'a employé ( ex-  
 cepté dans le sens propre ) que pour mar-  
 quer sa mort. C'est là précisément ce qui  
 fait entre nous le sujet de la question. Par  
 les réflexions que j'ai déjà faites, il me  
 paroît évident, que dans cette prière, JE-  
 SUS-CHRIST n'a point employé le terme de  
*coupe* ou de *calice*, pour marquer sa mort ;  
 mais les angoisses qu'il souffroit actuellement.  
 Notre pieux Théologien se montre trop  
 amateur de la vérité, pour me doner lieu  
 de craindre, qu'il trouve mauvais, si je  
 lui fais remarquer, que sa mémoire ne l'a  
 pas servi fidèlement dans ce qu'il a écrit,  
 que ST. JEAN mourut à Rome dans l'huile  
 bouillante, suivant TERTULLIEN & ST.  
 JÉRÔME. L'un & l'autre de ces Auteurs,

dissent au contraire, que cet Apôtre étant sorti de cette huile bouillante, sans en souffrir aucun mal, fut relégué dans l'Isle de Patmos. POLYCRATE Evêque d'Ephèse, qui vivoit dans le second Siècle, écrivoit à VICTOR Evêque de Rome, que JEAN qui avoit été couché sur le sein du Seigneur, étoit enseveli dans la ville d'Ephèse. Si donc cet Apôtre but le calice de son divin Maître, ce ne fut pas quant à la mort, qu'il ne souffrit point dans l'huile bouillante, étant mort naturellement à Ephèse dans une extrême vieillesse: Ce fut par rapport aux frayeurs que pût lui causer l'approche de ce supplice, & la vue de l'huile bouillante où il fut jetté. Mais quand JESUS-CHRIST dit aux deux Fils de ZEBEDE'E, *Il est vrai que vous boirez mon calice, & que vous serez baptez du bapême dont je dois être bapisé*, peut être voulut-il simplement leur dire: Il est vrai, que vous ressentirez la plus vive douleur à la vue de mon supplice, que vous en serez navrés jusqu'au fond de l'ame; & que vous serez ensuite bapisés du St. Esprit, dont je dois recevoir l'onction dans le Saint des Saints, c'est à-dire dans le Ciel, pour la répandre sur mon Eglise. DAN. IX. v. 24. Voyez aussi JEAN XVI. v. 7.

Pour confirmer mon Explication de la

Prière de nôtre Seigneur, j'avois cité un passage de l'Épître aux Hébreux, où ST. PAUL a visiblement entendu cette prière, dans le même sens que moi. „ *C'est ce*  
 „ JESUS dit-il, qui lors qu'il étoit encore  
 „ dans son corps mortel, ayant ofert avec  
 „ de grands cris & avec larmes, des prières  
 „ & des supplications à celui qui pou-  
 „ voit le délivrer de la mort, & ayant  
 „ été exaucé à cause de sa résignation,  
 „ aprit, bien qu'il fut le Fils de Dieu,  
 „ l'obéissance par les choses qu'il souffrit,  
 „ & ayant été trouvé parfait, il devint  
 „ l'Auteur du salut éternel pour tous ceux  
 „ qui lui obéissent. HEBR. V. v. 7. 9. „

*Il semble au contraire à l'Auteur des Objections, que ces mots: A celui qui pouvoit le délivrer de la mort, insinuent qu'il étoit question de sa mort même; mais que Dieu ne voulant pas l'en exempter, l'exauça en ce qui étoit possible, en diminuant les tourmens & la durée de son supplice. Mais JESUS-CHRIST ne dit-il pas aux trois Disciples, qui furent témoins de son agonie: Mon ame est triste jusqu'à la mort? Et n'est-ce pas de cette tristesse, dont il étoit acablé jusqu'à pouvoir en mourir, si elle eût duré plus long-tems, que desirant de voir la fin, il ofrit avec de si grands cris & avec larmes, ses prières & ses supplications*

à Dieu, qui seul pouvoit l'en délivrer ? Pour se convaincre que c'est cette *tristesse mortelle*, que ST. PAUL désigne par le nom de *mort*, il ne faut que faire une judicieuse attention à l'ordre de ses paroles. C'est après avoir dit de JESUS-CHRIST, *Ayant été exaucé à cause de sa resignation*, que cet Apôtre ajoute, *il aprit, bien qu'il fut le Fils de Dieu, l'obéissance par les choses qu'il souffrit*. L'acte de miséricorde, par lequel JESUS fut exaucé, précéda donc l'obéissance qu'il aprit à rendre à Dieu son Père au milieu des tourmens. Ainsi, au jugement de ST. PAUL, les prières & les supplications du Fils de Dieu, avoient eû pour objet d'obtenir, non une exemption de sa croix, ni une diminution des tourmens, & de la durée de son supplice; mais une délivrance antérieure à ces tourmens & à ce supplice. Et quelle pouvoit être cette délivrance, sinon celle de la *tristesse mortelle*, dont il fut saisi dans le Jardin de Gethsémané ?

Je conviens avec nôtre sage Anonyme, que JESUS, quoi qu'il fut le plus parfait des hommes, étoit cependant sujet à toutes les faiblesses innocentes de l'humanité, par conséquent aux frayeurs, aux angoisses, inseparables de cette mort, à laquelle il s'étoit soumis. J'ajouterai même, que JESUS étant exempt du

péché, qui abrutit si fort nos ames, il n'y avoit rien en lui qui émouffat la délicatesse de ses organes; de sorte qu'étant incomparablement plus sensible que nous, aux impressions du bien & du mal physique, il ne pouvoit qu'être aussi plus vivement affecté de la douleur, & de tous les mouvemens naturels qui nous la font craindre. De plus, il se trouvoit si exténué, par les travaux d'un Ministère d'environ trois années & demi, qu'il ne pût pas même porter sa croix jusqu'au Calvaire, ce qui le faisoit dire dans un Psaume ( CIX. v. 24. ) *Mes genoux se sont afoiblis par le jeune, & mon corps a maigri par les veilles.* Toutes ces considérations, jointes à l'épuisement où l'avoient jetté les longs discours qu'il avoit adressés à ses Apôtres, pour les préparer à l'événement prochain de son supplice, peuvent aisément servir à rendre raison de ces terribles saissemens de cœur, qu'il éprouva coup sur coup dans le Jardin. Mais je ne voudrois pas pour cela me hasarder à dire, que la Divinité se soit jamais retirée de lui. Il disoit lui même aux Juifs: *Celui qui m'a envoyé est avec moi: Le Père ne m'a point laissé seul; parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.* JEAN VIII. v. 29. Dans ses plus rudes épreuves, dans les plus

grands combats, sa conscience ne pouvoit que lui rendre ce témoignage, si doux & si consolant; qu'il faisoit parfaitement la volonté de son Père. Bien loin de se retirer de lui dans son agonie, Dieu lui envoya du Ciel un Ange pour le fortifier, avant même que lui fut survenuë cette sueur, comme de gouttes de sang, qui coulèrent à terre; avant qu'il eût redoublé l'ardeur de ses supplications, en priant pour la troisième fois, les genoux en terre. Dieu s'étoit il retiré de lui, lors qu'à sa seule parole, ceux qui le venoient prendre, retournèrent en arrière, & tombèrent devant lui? S'étoit-il retiré de lui encore, lors que par son attouchement, il guérit MALCHUS, à qui PIERRE avoit coupé l'oreille droite d'un coup d'épée?

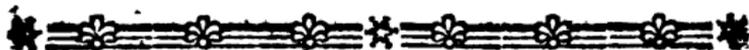
En partant pour aller au jardin, où de si terribles angoisses l'attendoient, JESUS avoit dit à ses Apôtres: JEAN XIV. v. 30. 31. *Je ne m'entretiendrai plus guère avec vous; car le Prince de ce Monde vient, quoi qu'il n'ait rien en moi: Mais afin que le Monde sache que j'aime mon Père, & que je fais ce qu'il m'a ordonné, levez vous, partons d'ici.* Qu'on prenne la peine de lire avec attention dans les Chapitres XV. XVI. & XVII. de ST. JEAN, toutes les choses

tendres & consolantes, qu'il leur dit; afin que leur foi ne fut point ébranlée à la vue du suplice qu'il alloit souffrir, & sur tout l'excellente prière, où, les recomandant à Dieu, il lui disoit entr'autres paroles : *Maintenant je ne suis plus au monde; mais pour eux, ils y sont, & je vais à toi. Père saint, conserve-les en ton nom, tels que tu me les as donés; afin qu'ils soient un, come nous.* Et l'on me persuaderoit, après cela qu'il ait dit à son Père „ Mon Dieu, ne
   
 „ pourrois-je pas éviter la mort? N'y au-
   
 „ roit il point d'autre moyen plus doux,
   
 „ de sauver les homes? Vôtre Justice ne
   
 „ pourroit elle pas être satisfaitte par quel-
   
 „ què peine moins douloureuse? Ce JE-
   
 SUS n'auroit-il donc institué le Sacrement de l'Eucaristie, come un mémorial perpétuel de sa mort, que pour varier la même nuit, d'une manière si étrange? Non, jamais je ne croirai plus, qu'il ait été capable d'une telle irrésolution, qu'il ait désiré, & demandé d'être exempté du suplice de la croix; ce qui seroit allé à anéantir le dessein de Dieu; à rendre vaines les Saintes Ecritures; à ruiner l'important ouvrage de nôtre Rédemption, par son propre fondement; & à faire perdre à ce grand Sauveur lui même, tout le fruit des travaux de son Ministère. Doit-on retenir

une Explication , qui attribue à un Homme si divin , une telle inconstance , une telle contrariété de sentimens ; pendant qu'il se présente une autre Explication toute simple , qui n'est sujette à aucun inconvénient , & qui est prise de l'état même , où JESUS se trouvoit dans les momens de tristesse , où il tâchoit d'émouvoir les compassions de Dieu , par de si ardentés prières ?

Je souhaite que cette Réponse puisse lever entièrement les doutes , non seulement de l'estimable Auteur des Objections ; mais encore de tous les autres Amateurs des vérités divines.





## LE VRAI TALISMAN

## CHAPITRE IX.

**D**ES que MORNAY fut rentré chez lui, l'invincible Vieillard le blama beaucoup, d'avoir ainsi jugé de toutes les femmes, sur les défauts de celles qu'il venoit de voir. Loin d'approuver le dessein où il étoit de ne jamais se marier, il parut lui en faire une espèce d'obligation, come générale à tous les homes.

Je conviens, lui disoit-il, que la plûpart des femmes ne sauroient se trouver rassemblées avec quelqu'une de leurs semblables, sans éplucher la conduite d'autrui, & blâmer ce qu'elle renferme de mal, sans louer le bien. Lorsque l'objet de leur critique ne leur done point de prise légitime, elles ont le talent de les noircir par les couleurs de la calomnie. Elles blâment surtout avec chaleur, les vices auxquels elles sont elles-mêmes le plus abandonnées; c'est là un de leurs moyens favoris pour écarter les soupçons, qu'on pourroit avoir sur leur compte. Pour l'ordinaire quand

une femme acuse sa voisine, on n'a qu'à l'examiner de près, & on verra bientôt que c'est ou par jalousie, parcequ'elle lui enlève l'objet de ses desirs; ou par dépit, parcequ'elle est un obstacle à ses intrigues; ou par vengeance, parcequ'elle en a été ofensée; ou par artifice, pour qu'on la croye exemte des défauts qu'elle blâme chez les autres; ou par envie, parcequ'elle ne peut jouir des mêmes plaisirs, qui ne conviennent plus à son âge. Enfin toute femme qui en censure une autre en son absence, est animée de quelqu'intérêt particulier, qui, pour l'ordinaire, est vicieux.

Mais croire généralement toutes les femmes malignes, c'est être injuste dans son jugement, c'est confondre l'innocent avec le coupable, & faire tort à plusieurs. Il est vrai, que le nombre n'est pas égal, & qu'on a bien de la peine à reconnoître celles dont la charité & la sagesse haïssent la médifance & pallient les défauts d'autrui, qu'elles ne peuvent excuser. Il en est cependant, & si l'on aporçoit toute l'activité nécessaire dans l'examen, on en découvroit encore plusieurs, confondues avec le grand nombre de celles, dont la malignité a donné une si mauvaise réputation au sexe féminin en général.

Il en est de même des femmes, qui sont

encore fidèles à leurs maris après quelques années de mariage. S'il en est beaucoup d'infidèles & qui n'aiment que leurs plaisirs, il en est aussi plusieurs, qui aiment encore plus leur devoir & qui gémissent du dérèglement des autres, qui pour rendre leurs fautes plus excusables, souffrent comme une légère plaisanterie, les reproches d'infidélité qu'on leur fait tous les jours; qui voudroient que l'idée en fut si généralement établie & l'exemple si fréquent, qu'il dégénérât en coutume & ne leur fut plus imputé à crime. C'est pour cela qu'elles semblent applaudir aux badinages auxquels elles sont sans cesse exposées; elles se plaisent même à les adopter, se familiarisent avec l'idée de n'imiter que le grand nombre, & s'autorisent ainsi à commettre des crimes, qui n'offrent à leur esprit plus rien de révoltant, & paroissent moins hideux sous les auspices de l'habitude. Mais celles qui aiment d'un amour vertueux, qui ne se laissent pas entraîner par l'inclination des sens, s'en forment un autre portrait; le crime est toujours crime à leurs yeux, & l'infidélité en est un d'autant plus horrible, qu'il est opposé aux loix divines & humaines; qu'il est nuisible au bon ordre civil, & une source d'injustices

réelles. Il ravit aux enfans légitimes le bien qui leur est dû, pour le partager avec des autres, qui, quoique homes come tous les autres selon la nature, sont étrangers dans la Société selon les loix politiques & ne doivent avoir aucune prétention, dans les familles, dont ils ne sont que putatifs.

Il est encore des femmes qui font ces considérations, & peut-être y en a-t-il plus qu'on ne le croit ordinairement. Heureux les homes, qui les ont rencontrées ! Quelques sages précautions dans le choix pourroient sans doute les faire découvrir. Toutes ont à peu près le même coloris de vertu ; le tout consiste à approfondir s'il est solide & si ce n'est pas un fard léger, qui se flétrit à la première épreuve.

Si on étoit plus prudent sur la préférence, qu'on n'allât pas, en aveugle, offrir son encens à une belle Idole, parce qu'on l'a trouvée belle, sans examiner si elle mérite l'estime ou le mépris ; qu'on mit les femmes dans leur état de dépendance naturelle, & que d'une compagne, on n'en fit pas un tiran ; si on prenoit la sage précaution de les considérer de près & sans prévention, pendant long tems, avant de s'unir à elles ; qu'on ne prit pas une femme sans la conoitre, quelquefois sans l'avoir vuë, par un simple motif d'intérêt

ou de convenance; si on avoit dans le choix d'une femme, la prudence d'un Marchand, qui voulant acheter une pièce d'étoffe ou un Boisseau de froment, examine avec exactitude la corde du drap, la solidité de la teinture, la pureté de la Laine; examine la nourriture du grain, la saveur de son goût, la blancheur intérieure, & le mâche quelque tems, pour conoitre s'il fera bone pâte; si, enfin, on n'imitoit pas la fatale bizarrerie des Chinois, qui attendant l'entière conclusion d'un Mariage tramé par entremetteurs, pour faire ôter le voile qui a couvert jusqu'alors le visage de leurs Épouses, & s'éclaircir à la nôce de leur beauté, ou de leur laideur, & qui se lient ainsi à des femmes dont ils n'ont jamais connu ni la figure, ni les défauts, ni le caractère; je suis sûr, qu'avec toutes ces précautions, l'on conoitroit ces femmes rares, dont j'ai parlé tantôt, qui sont douces, justes, charitables, fidèles, sans artifice, sans malignité.

Une femme portée à la galanterie se démasquera de quelque côté, dans une suite de fréquentation, aux yeux d'un home attentif à l'observer; & quand les femmes seront prévenues sur la prudence des Maris, elles se feront sans doute une étude plus

générale de l'amour des bones mœurs & de leur devoir, crainte de se démentir trop tôt & de manquer leur établissement : L'infidélité en fera moins fréquente, parceque l'intrigue en deviendra plus difficile, & l'exemple étant moins comun, en fera plus odieux, moins aplaudi, & par conséquent, moins séduisant.

Il est encore certain, que l'inaapplication des Maris à se faire aimer de leurs femmes & l'inattention à leur adoucir les désagrémens de leur sexe & des devoirs auxquels elles sont exposées; la supériorité trop sensible; une gêne trop poussée; souvent même, l'exemple d'infidélité qu'ils leur donnent ouvertement; le manquement au devoir conjugal, qui leur est devenu un besoin; l'inconstance dont ils semblent faire gloire, en voltigeant de belle en belle, la plupart sans précaution & aux yeux de leurs Epouses; il est certain, dis-je, que toutes ces fautes des Maris sont souvent les premiers motifs des égaremens des femmes: Elles comencent par être mécontentes; un Amant les dédomage par ses égards & ses soins, des rigueurs des Maris, qui deviennent bientôt un objet de haine: Il n'y aura alors plus qu'un pas à faire, & si leur exemple vient par malheur à lever l'Étendart, d'un secret divorce, elles les

imiteront autant par esprit de vengeance, que par amour du plaisir.

On trouve donc des femmes honêtes, & leur vertu dépend souvent de la conduite des homes. Mais quand le Sexe seroit encore plus généralement vicieux, il ne faudroit pas en conclure, qu'on put se dispenser du Mariage. Les Dieux ne font jamais rien en vain. S'ils n'ont rien produit d'inutile, pourquoi auroient-ils formé le genre-humain mâle & femelle, pourquoi auroient-ils inspiré à toutes les créatures un penchant naturel à s'unir entr'elles, s'ils eussent eû le dessein d'en dispenser un grand nombre de répondre à leurs vues, pour la conservation du genre humain? Ils ne peuvent par conséquent approuver l'état de certains homes, ou de certaines femmes, que l'on soustrait malgré eux à cette loi générale de faire valoir les facultés de leur sexe, ou qui osent s'y soustraire d'eux-mêmes, quelquefois par caprice, souvent par fanatisme, & jamais par vertu: Il ne sauroit y en avoir dans ce qui est oposé aux desseins de la Providence & aux vues du Créateur: Plus un home est utile à la Société, plus il est agréable aux Dieux, & par la raison contraire, plus il lui est inutile, de propos délibéré, plus il leur déplaît.

Il faut donc , que toutes les femmes aient le même droit au Mariage : C'est à la prudence & aux ménagemens du Mari à corriger , ou à afoiblir les défauts de celle à qui il se trouve uni. Il est vrai que c'est là une entreprise difficile ; l'obstination des femmes n'est pas le seul , ni le plus grand obstacle à surmonter ; les homes sont eux-mêmes adonnés à tant de vices & de défauts , qu'ils sont hors d'état de s'appliquer à une étude , dont la seule sagesse peut suggérer les voies & dont l'exemple principalement assureroit le succès. Il faut regarder la Société des femmes , come absolument nécessaire : Heureux l'home sage , dont les soins & la prudence porteront sa femme à la vertu ! Plus heureux encore celui , dont la patience inébranlable pourra en supporter les imperfections !

Par les principes que je viens d'établir , il est constant qu'aucun home n'est autorisé à renoncer au Mariage , sous quelque prétexte que ce soit ; il est responsable à la Société & aux ordres généraux de la destinée des enfans auxquels il auroit procuré l'existence ; il se rend ainsi coupable envers les Dieux & envers les homes. Il y a moins de vertu que de folie à observer un parfait célibat. Entre le libertinage

& l'entière privation des plaisirs qui accompagnent le comerce des deux sexes, il est un juste milieu, qui fait partie de la vertu, c'est l'union du Mariage, dans les vues de remplir les devoirs de la propagation: Ces deux autres extrémités sont des excès, & la vraie sagesse n'en admet point.

Quand on seroit assuré que la femme, à qui l'on doit s'unir, fera infidèle; si l'on n'est pas dans la possibilité d'en épouser une autre, l'on deviendroit coupable en renonçant au Mariage: Les fautes que quelques-uns comettent, en remplissant leurs devoirs, ne dispense pas les autres de cette même obligation; c'est aux Ministres des Loix à punir les prévaricateurs, & ceux qui ont connoissance d'un crime contraire à la justice, à l'ordre politique, & aux constitutions de la Société, doivent en avertir les Magistrats, préposés pour pareils jugemens.

Il faut donc veiller sur la conduite d'une femme capable d'infidélité & sujette aux rigueurs de la Loi; mais ce doit être moins pour sa propre satisfaction, que par amour de la justice & par crainte des inconveniens, qui naissent infailliblement d'une telle prévarication. En éfet, un Mari qui ne craint, ou ne se plaint de l'infidélité de sa femme, que parce qu'il

s'en croit ofensé, est moins équitable que vain; ce n'est plus la loi qu'il consulte, mais son amour propre; il cherche moins le bien que son plaisir, & blâme le crime, par un principe vicieux: Il semble même que le tort personnel, qu'il croit en recevoir, a quelque chose de chimérique; il est plus imaginaire que réel.

Voici encore une raison importante, qui condamne les homes qui renoncent entièrement au Mariage, sous quelque prétexte que ce puisse être: Tous en général pourroient alléguer les mêmes motifs, sur lesquels s'autorisent certains particuliers; si l'on en acorde le droit à quelques uns, & qu'il ne leur soit plus imputé à faute, tous les autres pourront reclamer le même droit, parcequ'ils ne sont pas plus obligés que ceux là à l'état d'un établissement permanent: Pourra-t-on les y contraindre, sans injustice, tandis que l'on approuvera le caprice de ceux qui y renoncent sans aucun prétexte plausible? Bientôt on n'en fera plus un devoir; il n'y a même presque plus que l'attrait du plaisir, qui réunisse les deux sexes, & come ce plaisir devient insipide, par l'habitude du même objet, on renoncera enfin généralement au Mariage, pour jouir d'une liberté, qui favorise un changement flateur pour les sens,

mâis nuisible à la multiplication. Il n'est pas nécessaire de prouver cela par des exemples; un seul coup d'œil sur la scène du monde peut découvrir ce gout déjà répandu & presque comun à tous les pays.

Ceux qui prétendent faire une vertu de leur célibat & qui en ont fait la principale condition de leur état, n'en font pas plus maitres d'eux mêmes, pour l'ordinaire, & se livrent à un comerce, qu'ils se font rendus illicite, & qui les rend d'autant plus coupables. On eût prévenu les désordres de ceux-ci & des autres libertins publics, si l'on eût empêché, puni même le célibat des uns & prévenu la corruption des autres par des Mariages accomplis dans leur tems, & plutôt qu'ils ne se font comunément, afin de prévenir les désordres qu'entraîne ordinairement la première fougue de la passion.

Le Sage, qui voit tous ces désordres, se garde bien de les autoriser par son exemple, en renonçant come eux à l'accomplissement d'un devoir, que la Providence lui impose, come au reste des homes. Il ne pense qu'à remplir la loi qui lui parle au fond de son ame, loi aussi inviolable que pressante, & que la Nature y grava avec des caractères inéfaçables & sensibles à tous les individus. Moins affecté par les plaisirs

de la chair, que fidèle à remplir ses obligations, il ne regarde pas [come une injure qui lui soit personnelle, la foiblesse de la femme, à qui il s'est uni; il croit au contraire qu'elle se deshonoré elle même & s'avilit, par une espèce de ressemblance avec ces animaux crûs vulgairement d'êtres raisonnables, qu'on dit ne se guider que par les sens, & dont même les femelles de certaines espèces, par leur exacte fidélité aux mâles qui les ont choisies, se trouvent au dessus de la femme libertine. Il gémit de ces fautes, mais ne s'en ofense pas ridiculement; il tâ.che de la faire rentrer dans le devoir par ses sages remontrances & par des moyens aussi prudens, que moderés.

Tu vois, ajouta enfin le Vieillard, si tu dois persister dans ton dessein de fuir le Mariage, & si les raisons, qui l'ont fait naitre, sont légitimes? C'est sur les principes que je viens d'établir, que tu dois régler ta conduite à cet égard.

( *Fin du Chapitre IX.*



EXTRAIT

*Du second Tome de l'histoire de PIERRE LE GRAND, par M. DE VOLTAIRE.*

Dans le Héros, on trouve souvent l'Homme.

**C**ETTE Histoire est celle de l'Empire de Russie, sous le Règne de PIERRE LE GRAND. Elle présente les plus grands événemens: Ce Prince tantôt vaincu, & tantôt vainqueur, toujours redoutable, même dans ses défaites; aussi habile Politique, que grand Capitaine, Législateur de la Nation, Protecteur des Arts & des Sciences, en les créant en quelque sorte, dans ses vastes Etats, les étona par une Marine, jusqualors inconnue; ayant fondé Petersbourg, qui domine sur la Mer, & qui est devenue come la Capitale d'un puissant Empire. M. HUET, Evêque d'Avranches, avoit prédit, longtems auparavant dans son Traité du Commerce des Anciens, que s'il naissoit en Moscovie, un Prince d'un génie supérieur, il rendroit ce Pays presque ignoré en Europe, célèbre

& florissant; & nous voyons la prédiction accomplie. Je ne fais si celle qu'a faite M. J. J. ROUSSEAU, dans un de ses Ouvrages, que les Tartares se rendroient un jour maîtres de la Russie, & qu'ils étendroient au loin leur domination, s'accomplira de même: Les Prophètes se trompent souvent. Je vient aprésent à l'Extrait, ou plutôt à une très courte Analise, où je me bornerai à indiquer les événemens, & à rapporter ce qui me paroitra le plus digne d'attention, en copiant la narration de l'Auteur.

On a vû dans l'Extrait du premier Tome, Journal Helvétique de Janvier & Fév. 1761. que le Czar remporta une victoire signalée à Pultawa sur CHARLES XII. Roi de Suède, & que ce Prince vaincu fut contraint de se réfugier à Bender, qui fut son azile, & où il se défendit avec une poignée de Suédois, contre vingt mille Turcs, qui ménagèrent sa vie, mais qui le firent prisonnier, & le menèrent à Constantinople où il manquoit de tout.

Le Sultan ACHMET III. régnoit alors, & déclara la guerre à PIERRE I. mais ce n'étoit pas pour le Roi de Suède, qui avoit cependant fort cabalé à sa Cour, pour l'irriter contre son ennemi; le Kan des Tartares de Crimée voyoit avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte

avoit pris ombrage de ses Vaisseaux sur les Palus Méotides, & sur la Mer Noire, de la Ville d'Azoph fortifiée, enfin de tant de grands succès, & de l'ambition, que les succès augmentent toujours.

Le Sultan dona le comandement de l'armée, & la conduite de la guerre contre le Czar à son grand Visir, BALTAGI MAHOMET, qui la fit presque malgré lui, mais qui la fit heureusement, puis qu'il enferma & resserra tellement l'armée du Czar, que ne pouvant ni se retirer, ni avoir des vivres de nul endroit, il fut contraint de demander la paix, qu'il acheta, en quelque sorte, en rendant Azoph, & promettant de faire démolir le port de Togarroc sur la Mer de Zabache, ainsi que celui de Pamera sur la rivière de ce nom, & d'autres petites Citadelles : On ajouta enfin un article touchant le Roi de Suède, & cet article même faisoit assés voir, combien le Vizir étoit mécontent de lui, qui avoit refusé de se rendre dans son Camp, quoi que son séjour à Bender en fut tous voisin : Il fut stipulé que ce Prince ne seroit point inquiété par le Czar, s'il retournoit dans ses Etats, & que d'ailleurs le Czar & lui, pourroient faire la paix, s'ils en avoient envie.

Le Roi de Suède fut indigné de ce

Traité ; il courut , mais trop tart , au Camp du grand Vizir ; & ne s'en vengea qu'en lui déchirant sa robe , avec les épérons ? *Vous pouviés , lui dit-il , prendre prisonniers le Czar , & toute son armée , affoiblie deja par quelques combats , & par la disette de toutes choses. Mais si j'avois pris le Czar , lui dit le Vizir , qui auroit gouverné son Empire ?* Cette réponse qu'on regarde comme celle d'un imbécile , étoit celle d'un Homme piqué , & ces mots qu'il ajouta , *il ne faut pas que tous les Rois sortent de chés eux* , montrent affés combien il vouloit mortifier l'hôte de Bender.

Cette paix , avec la Porte Ottomane , qui sauva le Czar d'une perte presque inévitable , fut l'ouvrage de CATHERINE , qu'il avoit tirée de la plus basse condition , pour en faire son Epouse ; cette Femme , qui avoit un esprit & un courage au dessus de son sexe , voyant ce Prince au désespoir , par l'extrémité où il étoit réduit , l'engagea à faire des propositions de paix , qu'elle présenta elle même au grand Vizir , en lui faisant quelque présent , come c'est la coutume chés les Turcs. Ce Général , qui craignoit peut être l'événement de cette Guerre , & qui pouvent faire une paix glorieuse , crût devoir la préférer à  
une

une bataille, qui ne pouvoit être que sanglante, car le Czar avoit résolu, si on refusoit le Traité, de se faire jour les armes à la main, au travers de l'armée Turque. On dit, *qu'il faut faire un pont d'or à son ennemi*; le Vizir crût devoir suivre cette maxime, & le Traité, malgré les intrigues du Roi de Suède, fut ratifié par le grand Seigneur qui exila à Mitilène quelque tems après le grand Vizir, mais pour un autre sujet, & sans lui ôter ses biens, ni sa vie.

La Campagne de Pruth terminée en 1711 par le Traité de paix dont on vient de parler, fut signalée par une bone action du Czar qui mérite d'être rapportée. CANTEMIR, Vaivode de Moldavie, qu'il gouvernoit sous la protection des Turcs, prit dans cette guerre le parti du Czar, qui fut malheureux. Forcé come nous l'avons vû de demander la paix, le grand Vizir ne vouloit la lui acorder que sous la condition expresse qu'il lui livrat CANTEMIR qui étoit dans son Camp, mais le Czar refusa généreusement cette proposition, quoi qu'il n'eût que 37 mille combattans, & que l'armée des Turcs, renforcée des Tartares, fut de près de deux cent cinquante mille homes: Il fit réponse, *que plutôt que de livrer CANTEMIR, il aimoit mieux aban-*

*doner aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Cursk ; il me reste , dit-il , l'espérance de le recouvrer ; mais la perte de ma foi est irréparable ; je ne peux la violer ; nous n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer c'est cesser d'être Monarque.*

CHARLES XII. n'avoit pas marqué moins de grandeur d'ame, en refusant après la perte de la bataille de Pultava, de livrer au Czar, MAZEPPA, qui l'avoit suivi dans sa retraite, & que le Moscovite demandoit come un sujet qui l'avoit trahi, & sans doute que s'il l'eût livré, le Czar lui auroit fait subir le même suplice auquel CHARLES condamna l'infortuné PATKULL, qu'AUGUSTE, Roi de Pologne, eût la foiblesse d'abandoner au ressentiment du Roi de Suède son vainqueur, quoique PATKULE eût le titre d'Ambassadeur du Czar & que ce titre rendit sa personne sainte.

L'Histoire du Czar, après la paix avec les Turcs, ne le présente plus que sous le titre de vainqueur. Il joignit à ses vastes Etats, plusieurs Provinces conquises sur le Roi de Suède, tandis que ce Prince se flattoit de rentrer dans son Royaume à la tête d'une Armée de deux cent mille Turcs, que la Cour Ottomane n'étoit pas disposée à lui confier ; il revint enfin après cinq ans de séjour en Turquie, pour voir son

Pays ruiné, & partagé par ses ennemis; come une dépouille, dont on déchire les débris.

*Il faut avouer*, dit M. de VOLTAIRE, *que s'il y a eû de la raison dans sa conduits, cette raison n'étoit pas faite come celle des autres homes.* Ce Prince n'avoit guères qu'une valeur intrépide, au dessus des événemens, & presque de l'humanité; ce qui ne s'ufit pas pour faire un grand Roi. Il n'auroit guères été, come le dit encore M. de VOLTAIRE, *que le premier Soldat du Czar*, si on peut s'exprimer ainsi. Il pouvoit faire de la Suède le plus puissant Royaume de l'Europe, & la laissa à sa mort, désolée, dévastée, dénuée d'homes & d'argent; à peine est elle encore sortie de ses ruines. Mais revenons à PIERRE LE GRAND.

Cet Empereur continua ses grandes entreprises. Il avoit à perfectionner tous ses établissemens en Ruffie, ses conquêtes sur la Suède à poursuivre, le Roi AUGUSTE à rafermir en Pologne, & ses alliés à ménager, afin de pouvoir dépouiller la Couronne de Suède de toutes les Provinces quelle possèdoit en Allemagne, & qui étoient le fruit des travaux, du courage & de la conduite de GUSTAVE ADOLPHE.

Ce projet n'empêcha point le Czar de

passer en Hollande avec son Epouse, qui le suivit, quoi que trop avancée dans sa grossesse; dans ce voyage elle acoucha d'un Prince, qui mourut un jour après; mais la Mère, acoutumée à la fatigue, parût dès le lendemain, pour joindre l'Empereur qui l'attendoit à Amsterdam. Ce Prince avoit besoin de ses services, ayant des incomodités, dont elle seule pouvoit le soulager: Elle méritoit son estime & sa tendresse, & il la manifesta en protégeant un de ses Frères, qui étoit dans l'obscurité & dans la misère. Il le déterra en quelque sorte, & l'ayant présenté lui même à l'Impératrice, qui parut consternée à cette vue, à laquelle elle ne s'attendoit pas; il lui dit, en la rassurant avec bonté, *Il n'y a rien là que de simple; ce Gentilhomme est mon beau frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose, s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.* Il eût soin en éfet de sa fortune, & lui assigna une pension très considérable.

Le Czar entra, mais sourdement, dans le projet du Baron de GOERTZ, Ministre du Roi de Suède; il ne s'agissoit pas moins que de détrôner le Roi d'Angleterre GEORGE I. & de mettre le Prétendant à sa place. Le Cardinal ALBERONI, Premier-Ministre du Roi d'Espagne, génie supérieur,

mais inquiet, étoit l'ame de cette entreprise, qui échoua, par la conoissance qu'en donèrent quelques Lettres prises, ouvertes & comuniquées à la Cour d'Angleterre, qui prévint l'orage, avec le secours du Duc d'Orléans, Régent de France, uni fort étroitement avec l'Angleterre, & qui dissipa aussi un complot, que le même ALBERONI avoit tramé contre lui en 1716. & qu'on fut sur le point d'exécuter.

CHARLES XII. ne fut point déconcerté par ce contretems. Pour rompre la ligue formée contre lui, par tant de Princes, il résolut enfin de faire la paix avec le Czar, & le Baron de GOERTZ qui lui avoit inspiré ce dessein, travailla efficacement à son exécution. Il pouvoit encore gagner le premier Roi de Prusse, FREDERIC, Electeur de Brandebourg, en lui cédant Stetin en Pomeranie; mais le Royaume de Prusse n'étoit pas alors aussi puissant qu'il l'est aujourd'hui; CHARLES, ni personne ne-pouvoit prévoir que ce Pays, presque désert & mal cultivé, deviendroit un jour formidable; il doit plus son grand lustre au Prince régnant.

STANISLAS, qui avoit été établi Roi en Pologne par CHARLES, & qui étoit très digne de régner, marqua sa générosité dans

ces circonstances ; il ofrit de se démettre volontairement de la courone, & de descendre du Trône, pour contribuer à la paix, & empêcher l'entière ruine de la Suède. Il étoit alors en Pomeranie, & assembla les Généraux Suédois, auxquels il tint ce discours en françois, après avoir proposé un acomodement avec le Roi AUGUSTE, & ofert d'en être la victime.

*J'ai servi jusqu'ici d'instrument à la gloire des armes de la Suède ; je ne prétens pas être le sujet funeste de leur perte ; je me déclare de sacrifier ma courone, & mes propres intérêts à la conservation de la personne sacrée du Roi ; ne voyant pas humainement d'autre moyen, pour le retirer de l'endroit où il se trouve.*

CHARLES étoit alors à Bender, prisonnier chez les Turcs. STANISLAS partit sur le champ pour engager ce Prince à accepter cette proposition, mais il ne pût le voir. On le conduisoit à Andrinople, ayant été pris après un combat opiniatre & téméraire, où il marqua plus de courage que de prudence. Mais quand STANISLAS auroit pû lui parler, il n'auroit rien avancé ; CHARLES étoit inflexible & inébranlable dans ses résolutions ; il aimoit mieux rompre que de plier ; il manda du fond de sa retraite, au Sénat de Suède de ne rien ce-

der à ses énemis, & à ses Généraux de mourir plutôt que de faire aucune paix, ou de se rendre: Lorsqu'il donoit ces ordres, il étoit captif à Demistash, & l'on ne favoit si ce Prince ne resteroit pas prisonnier des Turcs toute sa vie, & si on ne le relègueroit pas dans quelque Isle de l'Archipel, ou de l'Asie.

Le Czar avoit détruit la Marine de la Suède, qui étoit sa seule ressource, & remporté sur ses Amiraux une victoire signalée. De l'Elbe jusqu'à la Mer Baltique, PIERRE étoit l'apui de tous les Princes, come CHARLES en avoit été la terreur. Il reçût une Ambassade solennelle de la part de CHA-USSEIN Empereur de Perse, & une autre du Kan des Usbechs MAHOMÉT BAHADIR, qui lui demandoit sa protection contre d'autres Tartares; du fond de l'Asie & de l'Europe tout rendoit hommage à sa gloire. Elle étoit son grand objet, & le but de toutes ses entreprises. Cela parut dans le voyage qu'il fit à Paris en 1717. Ayant voulu voir le tombeau du Cardinal de RICHELIEU, il fut saisi d'un si grand transport, en se rapellant les actions & les qualités de ce Ministre, qu'il s'écria, en embrassant sa Statue, *Grand Homme, je t'avois donné la moitié de mes Etats.*

*pour apprendre de toi à gouverner l'autre.* Rien ne lui fit plus de plaisir dans ce voyage qu'une Médaille, qu'on frapa sous ses yeux, où l'on avoit gravé sur le revers, une renommée posant un pied sur un globe, avec ces mots latins tirés de VIRGILE, & si heureusement appliqués, *Vires acquirit eundo*, ce qui signifie littéralement, *il acquiert des forces en avançant, ou en marchant.* On lui présenta de ces Médailles d'or, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il rendit aussi visite à l'Académie des Sciences & voulut bien être un des Associés, & entretenir correspondance avec elle. Il faut remonter aux PITHAGORES & aux ANACARSIS pour trouver de tels voyageurs.

Ce Prince sentoît bien quels avantages procurent à un Prince & à ses Sujets les connoissances, puis qu'il quitta son Empire pour les aquerir, & elles aquitèrent en quelque sorte l'obligation qu'elles lui avoient, en les cultivant lui même, en le rendant célèbre, & en faisant fleurir ses Etats plus que ses Conquêtes (\*). Aussi revenu à

---

(\*) Quoique le Czar protégea & cultiva les Arts & les Sciences, il ne les mettoit pas au dessus de la vertu; un jour qu'il s'agissoit d'élire un Evêque, le Synode ne trouvant que  
des

Petersbourg, sa ville favorite, puisqu'il l'avoit bâtie, & qu'elle portoit son nom, il fit ce discours dans une assemblée publique, où se trouva toute sa noblesse.

„ Mes Frères, dit-il, est-il quelqu'un de  
 „ vous, qui eût pensé, il y a vingt ans,  
 „ qu'il combattroit avec moi sur la Mer  
 „ Baltique, dans des Vaisseaux construits  
 „ par vous mêmes, & que nous serions  
 „ maitres de ces contrées? On place l'an-  
 „ cien siège des Sciences dans la Grèce;  
 „ elles s'établirent ensuite dans l'Italie,  
 „ d'où elles se répandirent dans toutes  
 „ les parties de l'Europe: C'est aprésent  
 „ nôtre tour, si vous voulés séconder mes  
 „ desseins, en joignant l'étude à l'obéis-  
 „ sance. J'ose espérer que nous ferons rou-  
 „ gir un jour les Nations civilisées, par  
 „ nos travaux & nôtre solide gloire.

Au milieu de sa gloire, sa prospérité fut troublée par des chagrins domestiques; & sa gloire même en souffrit & en fut alterée; son Fils aîné, le Prince ALEXIS avec quelques qualités, avoit de grands défauts; il étoit trop attaché aux anciens

---

des ignorans étoit embarrassé sur le choix; il consulta l'Empereur, *hé bien*, dit ce Prince, *il n'y a qu'à choisir le plus bonste beme, cela paudra bien un Savant,*

usages des Moscovites, pas assés soumis à son Père, & il ne sentoit pas le prix de ses établissemens, qu'il blâmoit trop haut. Sa conduite & ses mœurs n'étoient pas irréprochables. Le Czar lui fit sur ce sujet des réprimandes sévères, & les lui fit avec dureté; le jeune Prince, peu docile, pour se dérober à ses censures, résolut de s'éloigner, & partit en éfet pour Vienne, sans la permission de l'Empereur son Père, qui promit de lui pardonner ses égaremens, s'il revenoit incessamment à Moscou. Il obéit à ses ordres; demanda pardon à son Père, mais il ne pût l'obtenir; son procès lui fut fait, & on le condamna sur des imprudences, des acufations assés vagues & des pensées secrettes à perdre la vie (\*).

Il faut convenir que cette mort est une

(\*) L'histoire raporte que ce jeune Prince fut jugé à mort unanimément, sans que l'Arrêt prononça le genre de suplice: De cent quarante quatre Juge il n'y en eût pas un seul qui imagina une peine moindre que la mort, tant ils étoient dévoués à la volonté du Czar. Un Auteur Anglois dit, que si un tel procès eût été jugé par le Parlement d'Angleterre il n'y auroit pas eût un seul Juge qui eût prononcé la plus legère peine. On ne dit pas que CATHERINE, sa Belle-Mère, eût sollicité sa mort.

tache à l'histoire du Czar : Comment un Père peut il se résoudre à prononcer une sentence si cruelle ? Quand son Fils seroit coupable, la tendresse paternelle, la nature, ne doivent elles pas plaider en sa faveur, & porter son Juge à la clémence ? Lors même que ses complots & ses attentats seroient avérés, & qu'on auroit des preuves de son crime, un Père n'est il pas toujours Père, même en punissant ? N'est-ce pas blesser l'humanité que de souiller ses mains du sang de son Fils ? On reproche encore cette cruauté barbare à PHILIPPE II. Roi d'Espagne ; mais ce Prince condamna son Fils DON CARLOS à la mort, moins en Juge, qu'en Rival, ayant fû, qu'il aimoit la Reine sa Femme, & qu'il en étoit aimé ; avec cela toute l'Europe plaignit le triste sort de ce jeune Prince, & peu s'en est fallu qu'un grand Roi, n'ait eû la même destinée sans la mériter.

Je fais qu'on cite encore l'exemple de BRUTUS, qui condamna à mort ses deux Fils, pour avoir conspiré contre Rome ; mais ce Républicain zélé pour la liberté, sacrifia ses Fils à sa Patrie, pour laquelle il auroit doné lui même tout son sang ; & c'est encore un problème, si on doit regarder l'arrêt de mort qu'il prononça comme un crime, ou come une vertu.

Si quelque chose peut excuser le Czar, c'est que haïssant la Mère du CZAROVITZ, qu'il avoit répudiée pour épouser CATHERINE, il n'étoit guères disposé à aimer son Fils, & à lui pardonner.

On ne paroît guères innocent  
Lors qu'un Juge non équitable,  
Suit en aveugle son penchant,  
Et cherche à nous trouver coupable.

Sa mort faisoit place à un Fils, qu'il avoit de CATHERINE, & lui ouvroit le chemin du Trône.

Enfin, il faut convenir, que PIERRE avoit encore conservé quelque chose de la férocité de sa Nation, quoi que l'étude des Sciences eût adouci & humanisé un peu son caractère. Aujourd'hui qu'elles sont plus cultivées que jamais, les mœurs s'en ressentent, & si nous ne sommes pas plus vertueux que nos ancêtres, qui vivoient dans l'ignorance, on voit moins de ces crimes atroces qui faisoient frémir l'humanité. Les Princes qui règnent aujourd'hui en Europe, en faisant fleurir les Beaux-Arts dans leurs Etats, y font aussi fleurir la Justice, & jamais elle n'a été mieux exercée, & le droit des gens plus respecté. Si CHARLES XII. eût cultivé les Sciences, avec le même gout & le même succès que

l'Auguste Monarque qui règne aujourd'hui en Prusse, jamais il n'eût condamné l'infortuné PATKULL au supplice affreux de la rouë ; quelle clémence, quelle équité !

Pendant l'horrible catastrophe du Fils du Czar , il parut bien , dit M. de VOLTAIRE , que PIERRE n'étoit que le Père de la Patrie , qu'il considéroit son Peuple comme sa famille , & que pour lui conserver le repos & la prospérité qu'il lui avoit procurés , il lui avoit sacrifié son propre Fils. En effet , ce fut dans cette année 1718. époque de l'exhérédation & de la mort de son Fils aîné , qu'il procura le plus d'avantages à ses Sujets , par la police générale auparavant inconnue , par les manufactures & les fabriques en tout genre , ou établies ou perfectionnées , par les branches nouvelles d'un Commerce , qui commençoit à fleurir , & par ces canaux qui joignent les fleuves , les mers , & les Peuples que la nature a séparés. Ce ne sont pas là de ces événemens frapans , qui charment le commun des lecteurs , de ces intrigues de Cour , qui amusent la malignité , de ces grandes révolutions , qui intéressent la curiosité ordinaire des homes ; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique , que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Le luxe dans les habits , & les jeux de hazard , plus dangereux que le luxe , furent sévèrement défendus. On établit des Ecoles d'arithmétique dans toutes les Villes de l'Empire , les maisons pour les orphelins & pour les enfans trouvés , déjà comencées furent achevées , dotées & remplies ; enfin il réprima le pouvoir du Clergé , de ces longues barbes , come il les apelloit , qui avoient selon lui donné à son Fils aîné les conseils pernicious qui avoient causé sa perte , & qui auroient pû produire celle de l'Etat. Il fit de bones Loix (\*) , qu'il fit bien observer , & il ne crut pas pouvoir rien faire de mieux pour sa Nation , que de pourvoir à la conservation de ces établissemens , en faisant couronner de son vivant , l'Impératrice son Epouse qui entroit dans toutes ses vues. Il la fit donc sacrer à Moscou en 1724. en présence de la Duchesse de Courlande Fille de

---

(\*) M. de VOLTAIRE remarque , & je lui en fais bon gré , que l'Impératrice ELIZABETH acheva le corps de Loix , que son Père avoit comencé , & ces Loix , dit-il , se sont ressenties de la douceur de son caractère. Elle n'auroit pas condamné à mort son Fils , elle qui fit vœu de ne faire mourir personne , & qui tint parole.

son Frère aîné, & du Duc de HOLSTEIN, qu'il alloit faire son gendre; PIERRE ne survécut que d'une année à ce couronnement; il mourut le 25 Janvier 1725. Il fut sincèrement regretté de tous ses Sujets, & l'Impératrice CATHERINE lui succéda.

Je terminerai cet Essai par quelques traits dignes du Héros & de son Historien, qui narre les faits rapidement, avec précision & avec élégance; les tours les plus heureux, les mots & les expressions les plus propres & les plus énergiques sont ceux qu'il emploie: Tout coule de source. On desireroit seulement un peu plus d'exactitude dans les détails; mais il corrigera ses fautes dans une seconde Edition, selon sa coutume. Par exemple, il dit, p. 270. *Le Palais a eû des révolutions, après la mort du Czar, l'Etat n'en a éprouvé aucune.* Il en a certainement éprouvé: Ce fut ensuite d'une révolution, qu'ELIZABETH fut élevée sur le Trône de Moscovie, & nous voyons l'Impératrice d'aujourd'hui succéder à son Epoux, par une autre révolution. ANNE IVANOWNA étoit non la Fille de PIERRE I. mais sa Nièce: Elle succéda non à CATHERINE I. mais à PIERRE II. que M. de VOLTAIRE a oublié &c.

M. de VOLTAIRE trace dans le cours de

fa narration un Portrait de CHARLES XII. qui mérite d'être ici transcrit. Sa gloire, dit il, étoit d'un genre opposé à celle du Czar. Elle ne consistoit ni dans l'établissement des Arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce; elle ne s'étendoit pas au de-là de sa personne. Son mérite étoit une valeur au dessus du courage ordinaire, il défendoit ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide. Il avoit plus de partisans que d'alliés. M. de VOLTAIRE compare le Czar à ALEXANDRE; je crois que la comparaison seroit plus juste de lui comparer CHARLES XII. s'il avoit été aussi heureux qu'ALEXANDRE, & il le fut avant la malheureuse bataille de Pultova; même courage, même intrépidité; come ALEXANDRE, il défit cent mille Moscovites, avec une armée de trente mille Homes, ainsi qu'ALEXANDRE avoit défait avec le même nombre de Grecs, cent mille Perses & plus; come ALEXANDRE, il aimoit mieux faire des Rois, que d'envahir leurs Etats; CHARLES, maître de la Pologne, après en avoir chassé le Roi AUGUSTE, mit la Couronne sur la tête de STANISLAS, au lieu de la mettre sur la sienne; c'est ainsi qu'ALEXANDRE rendit à PORUS son Royaume,

après

après l'avoir vaincu. ALEXANDRE termina sa glorieuse carrière loin du sien, & par une mort tragique, car on prétend qu'il fut empoisoné à Babilone; CHARLES mourut aussi loin de ses Etats, & fut tué en Norvège en 1717. à l'âge de 37. ans par un coup tiré au hazard.

Il me semble que le Czar PIERRE avoit plus de rapport avec le caractère de CESAR, ou celui de CYRUS, mais il avoit moins de clémence que ces deux Princes, avec autant d'activité, de prudence, & de courage.

Il conquit sur la Suède, la Livonie, l'Estonie, la Carélie, l'Ingrie, & une partie de la Finlande, qu'il regardoit come des Provinces de ses Etats, & qui lui restèrent en éfet par le Traité de paix conclu avec la Suède en 1721. & signé à Neustadt. Il avoit étendu au loin ses conquêtes, puis qu'ayant été sollicité par l'Empereur de Perse HUSSEIN, de le secourir contre le rebelle MAHMOUD, il prit l'importante Ville de Derbent, qui lui ouvrit l'entrée de la Perse, où il prit trois Provinces, que le Sôphi lui cêda, savoir celles de Guilan, de Mazanderan, & d'Asterabath, qui étoient les trois Provinces

principales des anciens Rois Mèdes, de sorte que PIERRE se voioit maître par ses armes & par les Traités du premier Royaume de CYRUS. Il ne trouva de résistance que dans un petit Prince, qui se faisoit nommer Sultan, & qui osa attaquer les troupes de l'Empereur Russe; il fut entièrement défait, & la relation porte qu'on fit de son Pays un feu de joie. Il régna ainsi jusqu'à sa mort, du fond de la Mer Baltique par de là les bornes Méridionales de la Mer Caspienne. La Perse continua d'être la proie des révolutions & des ravages. Les Persans, autrefois riches & polis, furent plongés dans la misère & dans la barbarie, tandis que la Russie parvint de la pauvreté & de la grossièreté à l'opulence & à la politesse; un seul homme, parce qu'il avoit un génie actif & ferme, éleva sa Patrie, & un seul Homme, parce qu'il étoit foible & indolent, fit tomber la sienne, car HUSSEIN, incapable de régner & de se défendre, vit tous ses Etats en proie à deux ou trois Usurpateurs. Qu'étoit la Prusse avant FREDERIC, aujourd'hui régnant? Qui auroit deviné qu'un Electeur de Brandebourg se défendrait glorieusement contre les principales Puissances de l'Eu-

tope liguées contre lui? Un génie supérieur peut tout.

Le Czar porta ses vûes jusqu'à la Chine, qui touche à la Russie, & renouvela avec l'Empereur Chinois un Traité de comerce, qui avoit été fait en 1653. mais rompu souvent, puis confirmé par la paix jurée l'an 1689. entre les deux Empires. Par ce Traité on vit des Caravanes partir de la Russie pour Pekin, & revenir à Moscou.

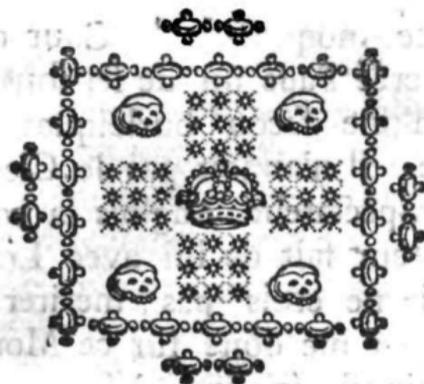
Enfin la gloire de PIERRE étoit parvenue à son comble; il fut reconu pour Empereur par toute l'Europe, excepté par le Pape.

Pour se moquer de la Cour de Rome, il avoit créé Pape un de ses fous, & avoit célébré d'une façon burlesque la fête du Conclave. Il n'aimoit pas le Clergé; lisant dans le Spectateur Anglois la comparaison que l'Auteur fait de lui avec LOUIS XIV. il dit, je ne crois pas mériter la préférence qu'on me doné sur ce Monarque; si je lui suis supérieur, c'est que j'ai forcé mon Clergé à l'obéissance & à la paix, & LOUIS XIV. s'est laissé subjugué par le sien.

La splendeur de l'Empire de Russie, dit M. de VOLTAIRE p. 270. s'est augmentée sous CATHERINE I. Il a triomphé des

Turcs & des Suédois sous ANNE IWA-  
NOWNA; il a conquis sous ELIZABETH la  
Prusse & une partie de la Pomeranie; il a  
joui d'abord de la paix & il a vû fleurir  
les Arts sous CATHERINE II. Il ne dit  
rien de l'Empereur son Epoux, & il a  
raison; il est mort.

GENEVE.





A N O N C E S

*De quelques Ecrits.*

*Amicus PLATO, magis amica veritas.*

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable.

**R** IEN n'est plus juste ni plus certain , que cette maxime d'un grand Poëte ; tout Auteur qui s'en écarte donc nécessairement dans le faux , & ne peut qu'égarer ; ainsi l'hyperbole qui grossit ou diminue les objets , les défigure , & l'on doit fort s'en défier ; c'est un verre trompeur & infidèle , dont l'on ne devrait jamais se servir. Le Paradoxe n'est pas moins suspect ; il ne plaît que par sa singularité , & séduit les ignorans sous un air de nouveauté ; mais la vérité est bien ancienne , elle s'est présentée de bone heure à ceux qui la cherchent & qui l'aiment sincèrement , elle fait l'essence du beau ; les tours les expressions & les figures , n'en font que les dehors ; le vrai fait son caractère principal , & le constitue pour ainsi dire.

Je suis très fâché qu'on puisse reprocher justement à un Auteur fameux de donner tête baissée dans l'hyperbole & le paradoxe ; c'est ce qu'on lui impute dans deux Ecrits ; judicieux & bien écrits ; l'un est imprimé à Genève, cette année, sous ce titre, *Lettres sur le Christianisme de M. J. J. ROUSSEAU par JACOB VERNES, Pasteur de l'Eglise de Céligni, qui est un Village de la dépendance de Genève.*

Ces Lettres font honneur à l'esprit, aux lumières, & à la Religion de l'Auteur. En rendant à M. ROUSSEAU la justice que l'on doit à sa probité & à son génie, il montre que son Christianisme est fort suspect, & que ses principes sont très dangereux. C'est ce qu'il fait voir par un Dialogue entre un Chinois & un Chrétien, qui ne le seroit qu'à la façon de M. R. Il est évident que l'instruction que le maître donne à son nouveau Disciple est incapable de l'éclairer & de le conduire à J. CHRIST, aussi le Chinois n'écoute pas longtems son Précepteur, sans conoitre qu'il ne fait que le plonger dans l'abîme du doute & de l'incertitude, & au lieu de s'endormir tranquillement sur le bord des précipices, come fait le Missionnaire, il retourne promptement à Pekin.

Cet entretien, où l'on rapelle & où

On rapproche adroitement les leçons du Philosophe Genevois pour en faire sentir les sophismes & les abus, est suivi d'un Tableau excellent de la Doctrine & de la Morale de l'Évangile, pour l'oposer au portrait infidèle qu'en fait M. R. & l'on peut assurer que tout Lecteur éclairé & impartial trouvera cette comparaison tout à fait à l'avantage de la Religion Chrétienne, si supérieure, même selon M. R. à toutes les Doctrines humaines. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur cette réfutation, qui est sage & modérée; elle mérite d'être lue en entier, & je ne doute point qu'on ne la trouve digne du sage Théologien, qui vient de la publier.

Je passe présent à une petite brochure très ingénieuse, & qui mérite bien l'attention du Public. Voici son titre: *Profession de foi Philosophique*, à Lyon chés les Frères PERISSE 1763. C'est une ironie fine & délicate, où sous les couleurs de la louange & de l'approbation, on critique adroitement les hypothèses & les raisonnemens de M. ROUSSEAU, que l'on met souvent en contradiction avec lui même, ou avec ses propres principes; ce qui est assez facile. Pour le réfuter solidement, il n'y a presque qu'à rapporter ses paroles, & à les

oposer avec ce qui lui échape ailleurs ; dans le feu du Discours , & lors qu'il se livre à toute l'ardeur de son imagination ; en voici quelques exemples : Je les tirerai de cette même brochure que je viens d'annoncer.

M. R. dit l'Auteur, *honoroit & van-  
toit sa Patrie, & il la fuioit volontairement,  
il a désiré d'y rentrer précisément au mo-  
ment où il l'a forcée de lui fermer ses por-  
tes ; il a osé ; pour ainsi dire , l'éciler loin  
de lui , & se vanter qu'il n'étoit pas en  
reste avec elle , tandis que loin de la servir  
il a toujours dédaigné de vivre dans ses  
murs. Il pouvoit l'honorer par ses talens,  
en s'honorant lui même ; & il l'a étouffé &  
mortifiée par ses étranges paradoxes.*

C'est peu de s'en tenir à la Religion Naturelle qui est la sienne, come il le déclare ; je m'en tiens uniquement à la Religion Naturelle : Dieu n'a-t il pas tout dit à nos yeux , à notre conscience à notre jugement ? *Qu'est-ce que les Hommes nous diront de plus ! Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. J'ai donc refermé tous les Livres ; il en est un ouvert à tous les yeux, c'est celui de la Nature. Voilà sa profession de foi , & son Catéchisme qui est bien court. Avec tout cela, il vit tranquile ; il ne veut pas se donner*

la peine de chercher si l'Auteur de la nature ne s'est point révélé plus clairement ailleurs : Et il s'inquiète peu du jugement du Public (\*). *Après mon Discours sur l'innégarité, j'étois Athée, dit-il, maintenant je fais un Impie, bientôt peut-être serai-je dévot.* Ha ! rassurés vous ; je vous promets que personne ne vous acusera d'être dévot. L'on a tort de vous traiter d'Athée & d'Impie, car vous ne l'êtes pas ; mais convenés, *de bonne foi*, que vous êtes *Déiste*. Par cet aveu ingénu, vous soutiendrés ce caractère de candeur & de franchise, je suis, dit-il, *le seul Auteur de mon siècle & de beaucoup d'autres, qui ait écrit de bonne foi, & qui n'ait dit que ce qu'il a cru.*

Cette assertion est-elle bien vraie ? Quoi  
**DEMOSTHÈNES, TACITE, JUVENAL, &**

---

(\*) Je ne fais pourquoi M. R. se plaint du Public ; il me semble qu'il a plus lieu de s'en louer que de s'en plaindre. Il a des Partisans fort zélés qui le regardent come un oracle, & qui voudroient lui élever des Statues. Personne ne le hait ni ne cherche à l'outrager ; en blâmant quelques unes de ses opinions singulières, on loue sa probité & ses talens ; mais on souhaiteroit qu'il en fit un meilleur usage, qu'il ne mit pas tout en problème, & qu'il éleva un bâtiment solide, au lieu de tout renverser.

parmi les Modernes de THOU, MONTESQUIEU, l'Abé de ST. PIERRE, le Marquis de MIRABEAU, & FENELON n'ont-ils pas eü la noble hardieffe de dire la vérité à leur Siécle. Il est vrai qu'ils n'ont pas dit qu'il n'y a jamais eü un Roi qui ait gouverné pour l'utilité publique, que tous arivent au Trône méchans, ou que le Trône les rend tels. Il devoit du moins excepter le grand Roi, qui lui ouvre un azile doux & agréable.

Et comment M. ROUSSEAU pourroit-il s'afurer de la vérité de ses principes, puis qu'il refuse le témoignage même de la Raison, & qu'il dit que l'home qui raisonne est un *Animal dépravé*. Nous n'avons cependant que ce seul moyen de distinguer la vérité de l'erreur & le juste de l'injuste. Faudra-t-il que Dieu se révèle à chaque Particulier, ainsi qu'il s'est révélé à MOISE, come le voudroit M. ROUSSEAU. *Est-il naturel*, dit-il, *que Dieu ait cherché MOISE pour parler à R.* Mais cette prétention est certainement injuste; c'est apeller Dieu au Tribunal de l'Home, & vouloir lui prescrire des Loix; quelques Sages voudroient élever l'Home jusqu'à Dieu, en le rendant vertueux; d'autres Philosophes veulent abaisser Dieu jusqu'à l'Home, en le soumettant aux règles qu'ils lui im-

posent. Lorsque Dieu se révéla à MOÏSE, la Terre entière étoit plongée dans l'ignorance & dans l'erreur; aujourd'hui Dieu a manifesté sa volonté par l'Évangile; s'il se révéloit à chaque particulier, il ne pourroit plus faire usage de son intelligence & de sa liberté; il seroit déterminé invinciblement à croire ce que Dieu lui dicteroit, & comment pouvoir s'assurer, si l'on est véritablement inspiré de Dieu, & si l'on ne donne point ses rêveries pour la volonté de l'Être suprême? Quel cahos de chimères & d'opinions absurdes & impraticables n'enfanteroit pas un tel fanatisme? C'est bien alors que la superstition étendrait par tout son Empire, c'est bien alors qu'on tourneroit le délire en raisonnement, & qu'on se feroit la guerre pour les fables les plus ridicules.

Mais je reviens à *la profession de foi philosophique*, & voici come continue nôtre Auteur: J'attendois, dit-il, avec prudence, selon les conseils de mon maître, l'âge où les passions se dévelopent avec la plus grande force, pour dire à mon Elève, *mon Fils, il faut apprendre à vous vaincre*: Jusques là je lui avois permis de satisfaire toutes les passions de l'enfance, pour le mieux disposer à combattre celles de la jeunesse. Enfin, je lui enseignai la Religion, c'est à

dire , à mépriser souverainement celle de son Pays , que je reconoissois pourtant pour la meilleure de toutes ; je lui appris que l'*Evangile est un Livre divin & absurde ; que la vie & la mort de J. CHRIST sont d'un Dieu , & que ses dogmes ne sont qu'imposture ;* toutes ces choses suivent nécessairement l'une de l'autre.

Je lui dis encore , vous avez atteint l'âge de raison , vous êtes soustrait par la nature à la puissance paternelle , vous pouvez aprésent mépriser son autorité , *parce que vous êtes sans contredit plus assuré que vous vous aimez vous même , que vous n'êtes certain que votre Père vous chérit.*

Les Loix ne sont plus un frein pour vous , vous n'avez que celui de votre conscience , qui n'a pas arrêté ni réprimé les plus scélérats. Bien loin d'avoir de bones Loix , nous n'avons pas même une définition du mot de loix ; il est impossible que l'homme soit injuste , lors qu'il peut l'être impunément ; ce sont les Peuples policés qui ont inventé l'art de rotir les Homes à petit feu , & de les manger ; je dis anathème à ceux qui pensent autrement & qui ne croient pas que les Siècles d'ignorance ont été les plus beaux Siècles. Je tiens pour certain que lorsque les Loix ont dit , *gardez vous de nuire à personne , rendés à cha :*

*sur ce qui lui est dû, elles ont nécessairement corrompu tous les cœurs, & que lors que la Religion nous a comandé, de faire à autrui tout le bien qui est en notre pouvoir, elle a ouvert la porte à tous les crimes.*

Ces principes pernicieux, qui sont en éfet tirés des Ouvrages de M. R. par des conséquences naturelles, mais que l'Auteur est trop honête home & trop éclairé pour adopter, conduisirent par degré son Elève, abandoné à lui même, aux plus funestes égaremens. Je ne dirai pas, dit le Critique, ce qu'il devint, on le devine affés.

Lors qu'il étoit enfant, il étoit fort & robuste; son Gouverneur s'en félicitoit, parce dit-il, que c'est la force qui fait le vrai sage, & pour l'exercer, il le faisoit rouler dans son enfance dans un pré; & come il étoit certain qu'un Enfant ne peut pas former un seul raisonnement juste, jusqu'à l'âge de douze à treize ans, il crut qu'il étoit indispensable de comencer son éducation dès le berceau; *la conséquence faite aux yeux.*

Il avoit grand soin d'exercer son corps aux souffrances pour le rendre plus capable d'y résister; mais il évitoit de fortifier son cœur & son esprit par de pareils exercices; cela lui sembloit inutile.

Il lui inspira de bonne heure un violent amour pour l'égalité; & il se gardoit bien de distinguer aucune condition, ni aucune dignité. Son Gouverneur lui avoit appris qu'il pouvoit épouser la fille d'un bourreau, au cas qu'elle lui convint, qu'il prit garde seulement qu'un fils de Roi ne vint la lui enlever.

Il n'avoit pas d'ailleurs trop bonne opinion des femmes, & il foutenoit hardiment qu'elles font toutes des LAYS.

Il ne pensoit pas mieux de la Société, & il assuroit que tout est mal dans l'homme vivant en Société, & que le bien de l'un, fait nécessairement le mal de l'autre. Nul, dit il, ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le sien.

Il déclaroit que le premier homme qui a dit à un autre, *je ne prétens rien au champ que tu cultives*, fut un scélerat, & que le premier qui dit à son semblable, *je renonce à la liberté de t'égorger*, fut un monstre.

Il déclaroit encore que tous les hommes sont égaux, que CATILINA & CATON, NERON & TITUS avoient les mêmes mœurs & les mêmes inclinations, & qu'ainsi l'inégalité entre les hommes n'a pû avoir sa source dans la nature & qu'elle est l'ouvrage de la force, de la violence & de l'injustice.

Il atestoit aussi que toutes les Académies

font des pépinières de voleurs & d'affassins, que tous les filoux font extrêmement adonnés aux Lettres & aux Sciences, & que CARTOUCHE devoit être le plus beau génie de son Siècle.

O Siècle de lumière, ô jours brillans de la Philosophie ! s'écrie ici l'ingénieux Critique; un nouveau jour m'éclaire, & je dis avec mon Maître, nous avons des passions & des vices, nous n'avons donc que des vices & des passions; la liberté de faire le mal est diminuée par les Loix, nous n'avons donc point de liberté; nôtre éducation a des défauts, elle est donc toute corrompue; les Philosophes se sont trompés souvent, donc ils se trompent toujours; nous avons des Arts frivoles, donc ils le font tous.

Nôtre constitution politique entraîne des abus; dès-lors, tout est abus. Les Magistrats font des Homes, & peuvent faire des fautes, donc ils font des tyrans, & leurs fautes sont des crimes. C'est ainsi, dit le Critique, que parmi une multitude de pensées utiles & vertueuses, M. R. en a laissé échapper d'hyperboliques, qui ébranlent la Société & la Religion.



## S U I T E

## DE L'HISTOIRE

## DES SOLITAIRES DES PYRENE'ES.

**M**ON nom est le Comte D.... A peine sorti du Collège, où j'avois perdu huit à dix ans, j'allai en perdre à peu près autant à fréquenter la Cour, les cercles & à tromper les femmes. Elles ne tardèrent pas à prendre leur revanche.

J'étois fort lié avec le jeune Marquis de P.... Nous avions l'un & l'autre la même conduite, les mêmes penchans, les mêmes sociétés, les mêmes travers. Le hazard voulut encore que nous donnassions dans la même intrigue, & bientôt après dans le même piège. DORICOURT, c'est le nom que je donne au Marquis, me procura entrée chrz BELISE, Veuve encore assez jeune, pour avoir des prétentions; mais qui les portoit un peu trop loin. Je lui plû, sans le vouloir, & justement lors que DORICOURT ne vouloit plus lui plaire.

De



tenoit séquestrées, moins pour les empêcher de voir que d'être vues. Telle étoit du moins sa première intention. Nous contribuâmes à la faire changer. BELISE résolut de faire servir la beauté de ses Nièces à sa vengeance. Quiconque ne feroit pas jusqu'où une femme peut la porter, douteroit à coup sûr du stratagème que celle-ci mit en usage. Elle comença par exciter entre nous quelque refroidissement; après quoi elle nous parla à chacun en particulier, d'une Nièce, qu'elle faisoit élever dans un tel Couvent. Elle avoit ses raisons pour ne nous parler que d'une Nièce & non de deux. Je fus le premier qu'elle pria de l'accompagner dans une visite, qu'elle fit à l'une d'entr'elles, c'est à dire à celle que BELISE vouloit me faire conoitre. Elle desiroit que j'en devinssé épris, & dès cette première visite, elle dût s'apercevoir que j'en étois plus que frappé. Ces sortes de visites se multiplioient. Cependant je crus voir que la jeune personne ne les trouvoit point trop fréquentes. BELISE ne me gênoit en rien là dessus. Elle exigeoit seulement que j'en fisse mystère à DORICOURT; discrétion qui me coutoit peu. Il suffit d'aimer pour savoir se taire à propos, & j'aimois déjà trop pour ne pas redouter un rival. Ce

qu'il y a de plus particulier dans cette aventure, c'est que DORICOURT ufoit de la même circonfpection envers moi & croyoit avoir les mêmes raisons d'en user ainfi. BELISE l'avoit introduit auprès de fon autre Nièce, en fe gardant bien de lui parler de la première. D'ailleurs la seconde avoit assez de charmes, pour qu'on ne s'informat point fi elle avoit une Soeur. Elle plut à DORICOURT & ce qui prouve beaucoup plus, fur-tout dans un petit maître, elle lui ôta toute envie de plaîre à d'autres, toute envie de publier qu'il lui plaifoit. Nous nous félicitons chacun à part de nôtre découverte & de nôtre prudence. Nous crumes fur-tout l'avoir portée fort loin un jour que le hazard nous réunît en particulier DORICOURT & moi. Eh bien, Comte, me dit il, où en es-tu avec BELISE? C'est à moi, répondis-je, à te faire cette question; vous êtes trop souvent ensemble pour qu'on puisse vous y croire mal. Ma foi, mon cher, reprit-il d'un ton à demi ironique, je trouve à cette femme des ressources prodigieuses dans l'esprit. J'ai tant vû d'Agnes m'ennuyer, que j'en reviens à l'expérimentée BELISE. C'est bien penser, repliquai-je à peu près sur le même ton; j'ai moi même

quelques vuës sur son expérience; ainsi nôtre rivalité ne fera bientôt plus un jeu. Soit, ajouta DORICOURT; il faut en courir les risques. Nous joignimes à ce persiflage beaucoup d'autres propos équivalens, & nous nous quitames fort contents de nous-mêmes & très disposés à nous divertir aux dépens l'un de l'autre.

Celle qui réellement se jouoit de nous deux, alloit à son but sans s'arrêter. Elle vit que nous étions trop vivement épris, pour n'être pas facilement trompés. Elle eût de plus recours à l'artifice, pour nous faire courir au piège qu'elle nous tendoit. Ce fut encore à moi qu'elle s'adressa d'abord. Ma Nièce, me dit-elle un jour, se dispose à partir pour l'Espagne.... Pour l'Espagne! m'écriai-je avec une surprise douloureuse! Oui, répondit-elle, avec un sang froid étudié; ce Royaume fut la Patrie de son Père, qui n'est plus; sa Mère elle même est morte au monde & m'a laissé un absolu pouvoir sur la destinée de sa Fille. Je l'interrompis encore par de nouvelles questions, & elle entra dans de plus grands détails; mais je dois vous les épargner. Il vous suffira d'apprendre en bref, que le Père de LUCILE, Espagnol de naissance, avoit séjourné quelque tems à Paris; qu'il y épousa secrètement la Sœur

de BELISE; qu'obligé de quitter subitement la France, avant que d'avoir pû faire prouver son mariage à sa famille, il ne pût emmener avec lui ni son Epouse, ni une Fille qu'il en avoit eue & qu'on faisoit élever secrettement; qu'au bout de quelque tems on aprit la nouvelle de sa mort; que sa Veuve ne se croyant plus a tems de déclarer son mariage, avoit crû devoir renoncer au monde & s'étoit enfermée dans un Cloitre. Tel fut en gros le récit de BELISE. Il étoit sincère, excepté qu'au lieu d'une Fille, sa Sœur avoit donné le jour à deux. Elle ajouta, que la famille de feu son Beaufrère, instruite de l'existence de LUCILE & touchée de son état, se dispo- soit volontairement à la reconoitre, mais qu'elle exigeoit que LUCILE passat en Es- pagne, d'où jamais sans doute elle ne re- viendroit en France.

Je frémis à ce discours; je me jettai aux pieds de BELISE & lui fis l'aveu de ce que je ressentois pour sa charmante Nièce. Elle en parut surprise & encore plus satisfaite.

J'augurai bien de cette joie, parce que j'en ignorois la vraie cause. Il est facheux, me dit-elle, que vous ayez tant tardé à vous expliquer; j'aurois pu faire pour vous il y a quelques jours, ce qui n'est plus en

mon pouvoir actuellement. Eh, pourquoi ? lui demandai-je avec vivacité ? Parce que l'Ambassadeur d'Espagne presse le départ de ma Nièce... Et depuis quand ? .... Depuis hier. Ah ! repris je avec transport, fourez que j'épouse LUCILE dès aujourd'hui. Doucement, doucement, repliqua BELISE en souriant ; ces mariages impromptus sont pour l'ordinaire peu solides, & d'ailleurs, que diront nos Espagnols ? Mon nom, ajoutai-je, est d'un ordre à figurer à côté des plus grands noms d'Espagne ; ma fortune est au dessus de la médiocre ; la destinée de votre Nièce dépend encore de vous ; daignez combler le bonheur de la mienne. Il faut donc, reprit-elle, sans négliger les précautions, user de diligence, afin que je puisse supposer avoir été prévenue trop tard. C'étoit souscrire à ma demande, & je ne m'occupai plus que du bonheur dont j'allois jouir.

Durant ce tems BELISE se servoit auprès de DORICOURT des mêmes artifices & avec le même succès. Il eût aussi peu de défiance & autant d'empressement que moi, en sorte que trois jours après toutes les difficultés furent aplanies, tous les arrangemens préliminaires effectués. BELISE employa cet intervalle à préparer la scène cruelle & bizarre qu'elle vouloit nous faire

effuyer. Sans comuniquer ses vues à per-  
 sone, pas même à ses Nièces, elle les fit  
 troquer de demeure, c'est-à-dire qu'elle  
 transféra l'une à la place de l'autre. Il y  
 avoit entr'elles cette ressemblance de fa-  
 mille assez ordinaire & cette égalité de  
 charmes assez rare entre Sœurs; circon-  
 stance qui aida encore au stratagème de leur  
 Tante. Cette perfide avoit eû soin de nous  
 persuader, & toujours chacun à part, que  
 ce mariage devoit être fait sans bruit &  
 presque à la dérobée. Le mien se fit à une  
 heure du matin & celui du Marquis à  
 deux. Nôtre impatience féconda les vues  
 de la perfide BELISE, & j'étois déjà l'E-  
 poux de la Sœur de LUCILE, que je croyois  
 encore l'être de LUCILE même. Certains  
 discours que me tint ma nouvelle Epouse  
 me parurent cependant incompréhensibles.  
 J'avois moi même quelques idées que je  
 ne concevois pas : L'instant de les éclair-  
 cir aprochoit. Nous nous rendimes à l'a-  
 partement de BELISE. Coment vous expri-  
 mer mon étonement ! Le premier objet  
 qui me frapa fut LUCILE assise à côté du  
 Marquis. Il ne fut pas moins étonné de re-  
 conoitre SOPHIE, dans celle que je con-  
 duisois par la main. Un cri perçant nous  
 échape à tous deux à la fois. SOPHIE &

LUCILE en jettent un semblable & s'évanouissent. Je cours à LUCILE & le Marquis à SOPHIE. Elles reprennent enfin connoissance, mais ce fut pour paroître encore plus agitées. Une sombre horreur nous pénétoit tous & nous ôtoit la force d'entrer en explication. Pour y mettre le comble, BELISE entre avec un air moqueur. Elle prévint nos justes reproches. Enfin je suis vengée, s'écria cette femme abominable; je suis vengée & vous êtes punis. J'ai fait de vous un exemple digne de coriger tous vos semblables des vaines tracasseries & de la fatuité. Vous m'avez fû jouer; & j'ai pris ma revanche. Puissiez vous sentir tout le ridicule de vôtre situation!

Peu s'en falut que je ne cédasse à toute l'impétuosité de ma fureur. Il en eût couté la vie à celle qui la provoquoit avec tant d'audace. Le Marquis restoit pétrifié: SOPHIE & LUCILE fondonent en larmes. Leur cruelle Tante reprit ainsi la parole. Ces deux jeunes victimes de ma vengeance n'en sont point les complices. Leur naissance est telle que je vous l'ai fait conoitre; mes biens seront même un jour pour elles. Croyez moi donc l'un & l'autre; subissez paisiblement vôtre destinée. Elle ne peut long-tems être à charge à des homes de

vôtre caractère. Je vous épargne le ridicule d'aimer vos femmes.

Je frémissais de voir cette perfide jouer à l'épigramme dans un pareil moment. DORICOURT y repliqua par quelques traits sanglans ; il m'en échapa quelques uns à moi-même ; mais bientôt j'eus regret de m'avilir ainsi ; c'étoit d'ailleurs un mal sans remède. Ce qui acheva de m'adoucir un peu fut de voir SOPHIE à mes pieds me conjurer avec sanglots, avec larmes, de ne point la livrer à l'opprobre & au désespoir. Une jeune beauté a bien du pouvoir, quand elle pleure & s'humilie jusqu'à ce point. J'étois ému, attendri ; je jettai involontairement les yeux sur LUCILE & je la vis dans la même situation que SOPHIE ; je la vis aux pieds de DORICOURT. Quel affreux coup d'œil ! & que devins-je à cet aspect ! DORICOURT parut lui même frémir de voir SOPHIE à mes pieds ; & sans doute SOPHIE, & sans doute LUCILE, éprouvoient en elles mêmes des mouvemens tous semblables, des combats non moins horribles. Je tire le rideau sur une situation trop difficile à peindre.

Nous relevâmes les deux Supplantes ; après quoi je sortis & SOPHIE me suivit, plutôt que je ne l'emmenai. Il en fut de même de LUCILE à l'égard du Marquis. Un

### 310 JOURNAL HELVETIQUE

mois s'écoula durant lequel nous nous vîmes assez peu & toujours avec les mêmes regrets. Je dois cependant l'avouer, SOPHIE me parut céder assez facilement à la nécessité. Je n'ai rien remarqué de sa part, qu'il soit possible d'attribuer à aucune répugnance pour moi. Bientôt même je crus y voir un attachement réel ; mais l'image de LUCILE m'étoit toujours présente. Je résolus de quitter lieux qu'elle habitoit : Je partis avec SOPHIE pour une de mes terres, située en Languedoc. J'y appris au bout de quelques mois que LUCILE avoit succombé à sa langueur, & que DORICOURT devenu veuf, oublioit qu'il eût jamais été Epoux. Pour moi, ne pouvant pas plus m'acoutumer à l'être en Province qu'à Paris, & la paix ne me fournissant aucun objet de distraction, je pris le parti d'abandonner furtivement ma terre & de venir habiter ces lieux escarpés. Je n'instruisis personne de mon dessein & SOPHIE moins encore que tout autre. Je me bornai à lui laisser par écrit certaines règles de conduite, avec un pouvoir absolu de diriger tous mes biens à sa volonté. J'ignore l'usage qu'elle fait & de ce pouvoir & de mes conseils, & de la liberté que je lui laisse. C'est tout ce que mon cœur peut

faire de plus pour elle & certainement ce n'est pas assez.

En parlant ainsi le faux Hermite s'aperçut, que le jeune Frère, qu'il avoit contraint de l'écouter, fondoit en larmes & sembloit prêt à s'évanouir. Comment donc ! lui dit-il ; je ne croyois pas avoir fait un naré si pathétique. Mais lui même perdit toute contenance, en examinant le jeune Solitaire de plus près. Que vois-je s'écria-t-il ; est ce vous infortunée SOPHIE ? Vous que je fuis, que j'abandonne, & qui venez me chercher jusques dans cette solitude ? SOPHIE ( car en éfet c'étoit elle ) tomba à ses piés pour toute réponse. Elle voulut parler ; ses soupirs & ses sanglots lui coupèrent la voix. Le Comte la releva en l'embrassant & laissa lui même échaper quelques larmes. L'admiration, la pitié, peut-être aussi un commencement de tendresse, pénétroient & agitoient son ame. Il demanda à SOPHIE comment elle avoit pu découvrir le lieu de sa retraite ? Ce n'a été, reprit-elle, qu'après les recherches les plus constantes & les plus pénibles. Quelqu'un, que le hazard avoit instruit de votre métamorphose, me fit part de sa découverte, & j'en profitai sur le champ.. Que vous êtes heureux ! dit alors l'Hermite Espagnol à son Confrère & que je

ferois heureux moi même , si l'ingrate LEONOR vouloit imiter l'aimable & tendre SOPHIE !

A l'instant même il aperçut plusieurs personnes , qui dirigeoient leurs pas vers la solitude escarpée. Il y avoit parmi cette troupe quelques femmes voilées , & l'une d'entr'elles étoit conduite par le Comte de C...S.... Que vois-je ! dit alors le Marquis d'OL... Ah ! puissent mes soupçons se vérifier ! En parlant ainsi , lui même s'avançoit vers le Comte , qui eut peine à le reconoitre sous son déguisement. Quittez , lui dit ce dernier en l'embrassant , quittez ce ridicule attirail. Vos périls & vos malheurs sont passés. Le Roi vous rend sa bienveillance , DONA LEONOR sa tendresse , & , ce qui vous étonnera beaucoup plus , DONA PADILLA met fin à sa haine. Ciel ! s'écria le faux Hermite , un tel changement est il possible ! En croirai-je votre récit ?... Croyez en DONA LEONOR même , dit cette belle Espagnole en se dévoilant & mouillant de ses larmes une des mains que son Epoux lui présentoit : Croyez qu'en me déclarant votre Enemie , j'ai toujours fait une horrible violence à mon cœur.

La joie du Marquis étoit à son comble. On entra dans la cabane de l'Hermite

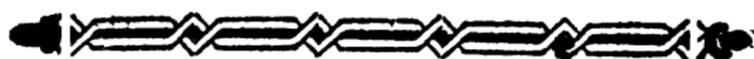
François, que l'Espagnol fit d'abord conoitre pour ce qu'il étoit réellement. Que ne vous dois-je point, mon cher Comte, disoit le Marquis à son ancien rival ! Votre générosité ne s'est point démentie : Elle seule pouvoit me tirer du précipice, où m'avoit jetté mon imprudence. J'ai fait ce que j'ai pû, reprit le Comte ; vôtre bone fortune a fait le reste. Le Roi, informé par moi même de toute l'avanture, l'a trouvée des plus singulières. Les Loix étoient contre vous, mais il m'a laissé juge des Loix. Vous voyez que la décision n'a pû que vous être favorable. C'eût été cependant peu de chose encore, si DONA PADILLA & sa charmante Nièce eussent persisté à vous être contraires. Les larmes de DONA LEONOR ont fléchi cette parente, si long-tems inflexible. Vous n'avez plus d'Enemis, & vous retrouvez une Epouse qui vous aime. Pour moi, ajouta le Comte en soupirant, je vais passer en France, où j'eusse pû jouir autrefois d'un pareil avantage ; mais je n'ose ni ne dois l'espérer désormais. Une absence de dix ans, un abandon de ma part aussi entier qu'inexcusable, le honteux projet de manquer à ma foi jurée & reçue, en voilà plus qu'il ne faut pour m'avoir banni du cœur de la tendre ORPHEISE.

Ce nom fit jeter à SOPHIE un cri perçant, qui étona toute l'assemblée. Depuis l'instant de l'arrivée du Comte de C...S... cette jeune Françoisse, toujours travestie, n'avoit cessé de l'envifager avec une attention mêlée de faifissement; mais au nom d'ORPHISE tous fcs doutes parurent éclaircis. Elle vint toute en larmes embrasser les genoux du Comte. Est-ce vous DOM TELLEZ? lui dit elle en sanglotant, est-ce vous mon Père? Ah! la nature me parle trop vivement pour vouloir me tromper. Dix ans d'absence n'ont pû éfacer vos traits de mon souvenir; ils me font toujours présens, malgré l'âge tendre ou je reçus vos adieux paternels. Daignez vous même reconoitre une de vos filles, l'infortunée SOPHIE.

Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passoit alors dans l'âme du Comte. Quoi! vous ma fille! s'écrioit-il en la relavant & la pressant avec tendresse; vous dans ces lieux & sous cet extérieur! Que signifie cette étrange métamorphose.

On lui en expliqua le motif en peu de mots. L'Epoux de SOPHIE à qui elle devenoit plus cher d'un instant à l'autre, a prit à son Beau-père, car en éfet c'étoit lui, qu'avant même son arrivée leur départ de cette solitude étoit résolu, leur

réunion décidée. Et ORPHISE ! s'écria de nouveau le Comte de C...S... ORPHISE est elle encore en état ou dans le dessein de me pardonner ? Son Gendre lui répond qu'ORPHISE existe encore & existe pour lui ; mais que depuis son départ elle s'est entièrement dérobée au monde. Ce discours ne fit qu'acroître le desir qu'avoit son Epoux de se réunir à elle ; & come chacun dans cette assemblée avoit ses motifs d'impatience, on se hata réciproquement d'abandonner le double hermitage. Les deux Hermites ne se quitèrent qu'avec de vifs regrets & beaucoup de promesses de franchir souvent les Pyrenées pour se revoir : Ce qui arriva plus d'une fois par la suite. Il arriva aussi que ceux d'entre ces Epoux , qui s'étoient crus d'abord trompés, en rendirent grace au hazard ; que les deux Tantes parurent avoir tout oublié & moururent de rage en moins de six mois , & que chacun des trois couples répétoit à part en se félicitant : *Peut être nous aimerions nous moins, si nous nous étions aimé toujours.*



## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**L**E 31. Mai dernier l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de PRUSSE ajugea le Prix, pour la Classe de *Philosophie spéculative* au Savant Juif de Berlin MOSES, Fils de MENDEL, en déclarant en même tems, que le Mémoire Allemand qui avoit pour Dévise,

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci  
Sunt, per quæ possit cætera cognoscere tuto;

étoit, à l'égard de la Pièce victorieuse dans une proximité, qui ne diferoit guère de l'égalité. Le sujet proposé étoit : *Si les vérités métaphisiques en général, & en particulier les premiers principes de la Théologie naturelle & de la Morale sont susceptibles de la même évidence que les Vérités géométriques; & au cas qu'elles n'en soient pas susceptibles, quelle est la nature de leur certitude, à quel degré elle peut parvenir, & si ce degré suffit pour la conviction?*

La Classe de *Mathématique* avoit déclaré dans le Programé de l'année passée, qu'en

qu'en quelque tems que ce fut, qu'on lui adressât un Mémoire satisfaisant sur l'explication de l'ouïe, relativement à la manière dont la perception du son est produite, en vertu de la structure intérieure de l'oreille, elle lui décerneroit le prix. C'est ce qui vient d'arriver & ce prix a été donné à M. George Urbain BELZ, Docteur en Médecine & Médecin de la Ville de Neustadt-Eberwalde.

La Classe de Philosophie Expérimentale avoit renvoyé jusqu'à son Assemblée du 31. Mai de cette Année le Prix sur la Question déjà proposée pour 1761. favoit, *Si tous les Etres vivans ; tant du règne animal que du règne végétal sortent d'un œuf fécondé par un germe, ou par une matière prolifique analogue au germe ?*

Ces deux années de délai n'ayant produit aucune nouvelle Pièce digne d'être couronnée, l'Académie abandonne cette Question. Mais, come pendant cet intervalle, M. BONNET, Citoyen de Genève, Membre de diverses Académies, & Auteur de plusieurs excellens Ouvrages, en a publié un intitulé, *Considérations sur les Corps organisés*, qu'il a envoyé à l'Académie, le soumettant à son jugement, l'Académie a profité de cette occasion pour témoigner

publiquement, que cet Ouvrage lui a paru le fruit des observations les plus exactes & des recherches les plus approfondies ; enforte que si l'Auteur, au lieu de le mettre au jour & de se faire conoitre, l'avoit soumis aux Loix ordinaires du concours, il auroit infailliblement remporté le prix.

La même Classe de Philosophie Expérimentale demande actuellement, pour le Prix de l'Année 1765 : *De nouvelles expériences, d'après lesquelles on puisse expliquer distinctement & prouver solidement, en quoi consiste le changement que les alimens, tirés tant du règne animal, que du règne végétal, éprouvent dans le Corps humain, soit dans le ventricule, soit dans les intestins, pendant l'état de santé. Le résultat de ces recherches doit être de faire voir, quelle est proprement la partie des alimens qui se convertit en suc nourricier, comment se fait cette conversion, & quelles sont les parties des alimens, qui ne peuvent naturellement subir aucune digestion, ni servir à nourrir le corps ?*

Le Sujet du Prix de la Classe des *Belles-Lettres*, qui sera ajugé le 31 Mai 1764 & pour lequel les Pièces seront reçues jusqu'au 1 Janvier de la même Année, a pour objet la Question suivante :

*Quand est-ce que la puissance souveraine*

*des Empereurs Grecs a totalement cessé dans Rome? Quel Gouvernement les Romains eurent-ils alors? Et dans quel tems la souveraineté des Papes fut elle établie?*

Outre ces Prix, le grand Directoire de Guerre & des Finances de S. M. a aussi requis l'Académie d'anoncer, qu'il destinoit un Prix de 50 écus à un Mémoire sur la meilleure construction des Fourneaux, relativement à l'épargne du bois. Ce prix sera aussi ajugé le 31 Mai 1764. en même tems que ceux de l'Académie, au jugement de laquelle les Mémoires sur cette question seront soumis.

**L'**ACADEMIE FRANÇOISE dans son Assemblée publique du 25 Août dernier, anonça que le Prix d'Eloquence avoit été remporté par M. THOMAS, Secrétaire du Duc de PRASLIN, Ministre des Affaires Etrangères. Le sujet étoit, *L'Eloge de Maximilien de BETHUNE, Duc de SULLY, Sur-Intendant des Finances du Roi HENRI IV.* C'est la cinquième fois que M. THOMAS est couronné par cette Académie.

On anonça, dans la même Séance, que le Prix de Poésie seroit donné l'Année prochaine à un Poème en Vers Alexandrins, ou de dix syllabes, dont le sujet seroit au choix des Auteurs.

---

---

**S P E C T A C L E S.**

**LES DEUX CHASSEURS ET LA LAITIE'RE,**  
*Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes ;*  
par M. ANSEAUME: *Musique de M.*  
**DUNI, se vent à Paris chez DUCHESNE,**  
*Ruë St. Jaques.*

**C**ETTE Pièce fut représentée pour la première fois le 21 Juillet dernier & continue encore avec succès au Théâtre Italien. Le bon goût, qui a inspiré l'idée de mettre au Théâtre ces deux jolies Fables du plus naïf & du plus élégant de nos Poètes, semble avoir conduit aussi l'Auteur de ce Drame à ne point charger ce sujet d'épisodes & d'intrigues étrangères à son texte; il n'a fait que le mettre en action de la manière la plus naturelle, & qui en devient par là très agréable.

Nous ne donnerons qu'une très légère idée seulement du moyen qu'a pris l'Auteur Dramatique, pour réunir les actions de ces deux Fables en une.

**COLAS & GUILLOT** sont des Paysans fort pauvres, qui se sont associés pour

tuer l'Ours dont ils comptent vendre la peau. L'un d'eux a déjà emprunté du vin sur le prix qu'ils croient en retirer, & l'autre l'aide à le boire. Ils s'impatientent de ne pas voir paroître cet Ours, en se promettant chacun l'honneur de le mettre à bas. Mais aux aproches de l'Animal ils sont toujours saisis de frayeur, & chacun prend des prétextes pour se dérober au danger. Pendant que COLAS est à la quête de l'Ours, GUILLOT, qui se plaint de la maladresse de son Camarade qui leur a fait manquer cette proie, s'amuse à fumer. Il aperçoit une femme, c'est PERETTE la Laitière, qui va vendre son lait au marché. Il lui conte fleurette; mais PERETTE le dédaigne à cause de la misère où elle le voit. Elle fait l'énumération de tout ce que lui vaudra son lait: Dans le projet économique qu'elle détaille elle aura des poulets; de l'argent des poulets, des brebis; les brebis, en multipliant, feront un troupeau; des produits du troupeau, des vaches & des chevaux &c. GUILLOT se vante aussi de l'argent qui lui reviendra de l'Ours; PERETTE s'en moque, parce qu'il ne tient pas l'Ours & qu'elle tient son lait; sur quoi elle quitte le pauvre Chasseur pour continuer sa route. Enfin

COLAS revient pourfuivi l'Ours; GUILLOT se fauve sur un arbre; COLAS tombe par terre & fait le mort. Voilà l'Ours manqué deux fois. COLAS, qui a pensé en être la victime, s'est sauvé sur une masure où il s'est endormi. GUILLOT descendu de son arbre, ne fait où est son camarade; parce qu'il a cherché à s'éloigner du voisinage de cet Ours. La petite Laitière a renversé son pot & répandu tout le lait qu'il contenoit; elle revient, en pleurant son malheur. GUILLOT de son côté dans son désespoir ne voit plus d'autre parti pour lui que de se pendre avec son Baudrier qui doit lui servir de licol. En voulant l'attacher pour cela à la masure, les coups qu'il donne pour y enfoncer un morceau de bois la font tomber, & COLAS tombe avec la masure. Les trois Personages de l'action se trouvant ensemble, déplorent leur désastre. GUILLOT presse la Laitière de l'épouser au moins par charité, & ne fut-ce que pour garder ses moutons. PÉRRETTE est devenue moins fière, & tous trois reconnoissent qu'il ne faut pas trop compter sur des espérances mal fondées. COLAS leur dit que l'Ours lui a parlé. On le presse de rapporter ce qu'il lui a dit: C'est une leçon qu'il n'oubliera jamais. Cette leçon est la moralité

de la Fable qui établit les refrains d'un joli Vaudeville, par lequel cette Pièce est terminée.

**COLAS** chante le premier Couplet.

J'étois gisant à cette place ,  
 Et je tremblois de tout mon cœur ;  
 Pour aujourd'hui je te fais grace ,  
 M'a-t-il dit, calme ta frayeur.  
 Mais va-t-en dire à ton Confrère  
 Qu'un fol espoir trompe toujours ;  
 Et ne vendez la peau de l'Ours  
 Qu'après l'avoir couché par terre.

Dans le nombre des autres Couplets  
**PERRETTE** chante celui-ci :

Sur la vertu la plus austère ,  
 Un Epoux fonde son bonheur ;  
 Il croit que sa femme préfère  
 Aux faux plaisirs son cher honneur.  
 Pauvres Maris n'y comptez guère ,  
 Un Amant s'empare du cœur ;  
 La tête tourne, & par malheur  
 Voilà le pot au lait par terre.



**V**OICI une Ode sur la Guerre, qui a été imprimée dans un Journal étranger, mais peu répandu en Suisse. Nous croyons donc, que la plupart de nos Lecteurs n'ayant pas été à portée de la voir, la liront ici avec plaisir.

## O D E

### S U R L A G U E R R E.

**J'**ENTENS de toutes parts éclater les Orages,  
 Les champs sont inondés de cent mille assassins  
 Payés pour le massacre, instruits pour les ravages,  
 La foudre est dans leurs mains.

Par tout le fer poursuit, par tout le feu dévore ;  
 Ils laissent à leur suite en ces champs malheureux,  
 La faim, le désespoir, plus terribles encore  
 Que le fer & les feux.

Les Guerriers dont la course imite les tempêtes,  
 Obéissent aux Loix, aux Princes, aux Vertus ;  
 Les lauriers immortels, dont ils parent leurs têtes  
 Sans doute leur font dus.

C'est vous que j'interroge , Idoles de la Terre ,  
 Vainqueurs des Nations , ou plutôt leurs bourreaux ,  
 Tyrans ambitieux , qui d'une injuste Guerre

Allumez les flambeaux.

Néron osa brûler des mafures antiques ,  
 Romè l'appelle monstre , en tombant sous les coups ,  
 Et vous , du Monde en feu destructeurs frénétiques ,  
 Quel nom méritez vous ?

Voyez ces habitans dans l'horreur des allarmes ,  
 En cent lieux fugitifs , errans , exterminés ,  
 Quel laurier peut payer la douleur & les larmes  
 De tant d'infortunés !

Si vous êtes pressés de ce desir funeste ,  
 De dépeupler la Terre , en proie à vos transports ,  
 Ah ! semez les poisons , faites germer la peste ,  
 Et réglez sur des morts.

D'une goutte de sang vous redemandez compte  
 Vos Loix aux meurtriers prodigent des tourmens ,  
 Assassins de l'Europe , & vous n'avez pas honte  
 D'en verser des torrens !

Ah ! qui donc êtes-vous ? quelle fut l'origine ,  
 Des droits que vos égaux vous ont abandonés ?  
 Nés de la même fange , est-ce pour leur ruine ,  
 Qu'ils vous ont couronnés ?

Ah ! s'ils n'avoient voulu que s'arracher la vie ,  
 Avoient-ils donc besoin de Sceptres & de Loix ?  
 Libres , ne pouvoient-ils affouvir leur envie ,  
 Sans ramper sous des Rois !

Comptons les Souverains que l'Europe rassemble ;  
 Douze Chefs vertueux fixeroient son bonheur ;  
 Tour à tour teints de sang de sa ruine ensemble ,  
 Ils disputent l'honneur.

Humanité , Justice, est-ce pour vous qu'ils règnent ?  
 Délateurs mutuels , perfides & jaloux ,  
 J'atteste leurs Ectits , ils s'aculent , se craignent ,  
 Et se méprisent tous.

Cessent-ils de se nuire , ils manquent donc de force ;  
 S'ils suspendent leurs coups, c'est pour les préparer ,  
 Leur repos n'est jamais qu'une perfide amorce  
 Pour mieux se déchirer.

Qu'espèrent-ils enfin ? Maîtres d'un vaste Empire ,  
 Pour un Hameau de plus , combien de sang versé ?  
 Ridicule fureur , méprisable délire !  
 Moins cruel qu'insensé.

Génie , activité , soif de gloire , courage ,  
 Vous me vantez en vain vos illustres travaux ;  
 Ah ! l'austère équité distingue aux yeux du Sage ,  
 Les monstres des Héros.

O vous ! qui profanant les transports du Génie ,  
 Osez diviniser les fléaux des mortels ;  
 Que ne puis-je étouffer de votre voix impie  
 Les accens criminels.

Quoi ! le meurtre d'un Peuple honoreroit son Maître !  
 L'Homme n'a que son sang , on le traîne au trépas ,  
 Vils flatteurs arrêtez , la Gloire peut-elle être ,  
 Où la Vertu n'est pas ?

Mais peut être mon zèle en sa chaleur amère ,  
 Répand sur les objets de trop sombres couleurs ,  
 La Guerre est de tout téms , & ce mal nécessaire ,  
 N'est digne que de pleurs.

Non , ce fléau jamais ne fut inévitable ,  
 La sagesse toujours peut prévenir ses coups ,  
 Quand les Rois sont armés , il en est un coupable ,  
 Peut-être ils le font tous !

Ose-t-on , si les droits ne sont pas légitimes ,  
 Aux yeux de l'Univers , combattre en furieux ?  
 S'ils sont douteux , le sang d'inocentes victimes ,  
 Les prouvera-t-il mieux ?

Ces sauvages sanglans que votre orgueil déteste ,  
 Sont de foibles rivaux de tant d'excès honteux ,  
 Et je ne vois que l'art de faire un Manifeste ,  
 Qui vous distingue d'eux.

Ils mangent les vaincus dans leur cruelle joie ;  
 L'honneur de les tuer fufit à vos fureurs ;  
 Qu'importe , à qui n'est plus , de devenir la proie ,  
 Des vers ou des vainqueurs.

Du moins fi tant de fang rendoit à la Patrie ,  
 Des jours plus fortunés , un tranquile deftin ;  
 Mais quel en eft le prix ? Le Soldat eft fans vie ,  
 Et le Peuple fans pain !

Leurs trésors prodigués par des mains fanguinaires ,  
 Les fruits de leurs sueurs livrés avec éfort ,  
 Que font-ils devenus ? De leurs Fils , de leurs Frères  
 Ils achètent la mort.

Politique éclairée , active , impénétrable ?  
 Art fublime & profond , autant qu'infructueux ,  
 Quel bien avez vous fait ? L'Home en eft plus cou-  
 pable ,  
 Sans être plus heureux.

Comptez tous les Traités , fignés par le menfonge !  
 Ces Actes folennels avec art préparés :  
 Traités rompus , refaits , oubliés come un fonge ,  
 Auffitôt que jurés.

Ah ! coment efpérer un terme favorable ,  
 Si toujourns aux dépens du Monde gémissant ,  
 Le plus foible prétend devenir redoutable ,  
 Et le fort tout puiffant ?

Si la force du moins donoit quelque assurance ;  
 Mais l'Etat qui s'étend , a des Voisins nouveaux ,  
 Les irrite fans doute : Et doubler sa puissance ,  
 C'est doubler ses rivaux.

Perfépolis n'est plus qu'une cendre stérile ,  
 Souvent à sa grandeur un Etat doit sa fin ;  
 La foiblesse le garde , & Lucque est plus tranquile ,  
 Que Dresde & que Berlin.

Rome soumit la Terre & se crut éternelle ,  
 Il lui vint des vainqueurs des Bords du Tanays ,  
 Et dix fois sacagée , à peine régna-t-elle ,  
 Sur ses propres débris.

Ainsi le fort confond le courage & l'adresse ;  
 Tour à tour par le fer , tout Empire est détruit.  
 Les Vainqueurs , les vaincus , la force & la foi-  
 bleffe.

Tôt ou tard tout périt.

Trente siècles de sang du meurtre héréditaire ,  
 Qu'ont ils produit enfin , après mille combats ?  
 Au bonheur les mortels ont-ils dans leur carrière ,  
 Avancé d'un seul pas ?

L'Humanité tremblante étend ses bras angustes ,  
 Elle remplit les airs de ses cris douloureux.

N'est-il donc plus d'espoir ? O vous Rois ! foyez  
justes ,  
Et le Monde est heureux.

Voilà vôtre devoir & voila vôtre Gloire ,  
Toute autre n'est qu'un crime ; écoutez vos sujets ,  
Vous ne leur devez point d'exploits ni de victoire ,  
Vous leur devez la Paix.

SALOMON , & NUMA dans leur Cité bornée ,  
Ont égalé le nom des plus heureux Guerriers ,  
La Paix a ses Héros , l'Olive fortunée  
A l'éclat des Lauriers.

Un jour il s'éteindra ce préjugé féroce ,  
Qui croir tous les mortels nés pour se tourmenter.  
Leur sang sera sacré , malheur à l'ame atroce ,  
Qui voudroit en douter.

Déjà par les Beaux-Arts l'Europe est adoucie ,  
Les mœurs pourront un jour ce que n'ont pû les  
Loix :

Et les fières leçons de la Philosophie  
Feront rougir les Rois.

Berne , Venise & Rome ont frayé cette route ;  
De leur douce vertu le bonheur est le prix.  
Un jour le même myrthe embélira sans doute ,  
Londres , Vienne & Paris.

Ma redoutable voix a tonné sur le crime ,  
 O Paix ! je n'en ai point pour chanter tes attraits ,  
 Pénètre les Humains de ton charme sublime ,  
 Peins toi par tes bienfaits.



## E P I T R E

*Sur l'état des Hommes dans la Vie avenir.*

A M O N S I E U R T.

**T**U le fais , LICIDAS , tout en rend témoignage ,  
 Nôtre Vie ici bas n'est qu'un apprentissage ,  
 Qui comence au Berceau jusqu'au dernier soupir ,  
 Et doit se terminer dans la Vie avenir.

L'Homme fortant des fers d'un honteux esclavage ,

Pour être heureux , pour être sage ,

Doit apprendre à le devenir ;

Il doit au Créateur rendre un sincère hommage ;

Et de sa Raison faire usage.

Oui , selon les Vertus , le goût & les talens

Que nous aurons eû sur la terre

L'auguste Maître du tonnerre

Rendra nos progrès différens ;

Et le degré de nôtre conoissance

Sera celui de nôtre récompense.

La suprême équité règlera nôtre état.

Sans voir d'un œil jaloux l'heureux succès d'un  
autre

Son bonheur deviendra le nôtre,  
Les Astres à nos yeux ont différent éclat ;  
Ils ont plus ou moins de lumière ,  
Parcourant la même carrière :  
Mais là nôtre Seigneur , c'est de suivre ta loi ;  
De nôtre liberté de faire un digne emploi !  
Le vice n'est qu'un dur , un cruel esclavage ;  
Son joug met l'Homme aux fers , la vertu le dégage.

Mais n'attendons pas que les ans ;  
Rendent nos efforts languissans :  
De nôtre corps la décadence  
Entraîne celle de nos sens ;  
Et nous prenons pour pénitence  
Le changement de nos penchans ,  
Et l'effet de nôtre impuissance.

Le corps sur nôtre esprit n'a que trop d'influence  
Et n'entraîne que trop nos goûts , nos sentimens.  
Sans règle sans expérience ,  
Tout altère nos jugemens.

La Terre est le séjour de l'aveugle ignorance ;  
On n'y voit les objets que dans l'obscurité ;  
Ce n'est que dans l'Eternité ,  
Que l'Homme sortant de l'enfance  
Discernera la vérité ,  
Dont l'erreur avoit l'aparence.

Des plus fausses couleurs les objets revêtus ,  
 Nous paroissent trop desirables ;

Sous le mensonge impur nos esprits abatus ,  
 Nous croyons être moins coupables ,  
 En changeant des vices aimables

Contre de farouches vertus.

Une félicité d'éternelle durée

Par le Créateur assurée

Que le tems accroitra , loin de la limiter ;

Ha ! pouvons nous trop l'acheter !

Le prix est dans nos mains , c'est par l'obéissance

Que nous parviendrons au bonheur.

La pauvreté, le mépris , la douleur

Suites de nôtre dépendance.

En éprouvant nôtre prudence ,

Feront un jour nôtre grandeur

Ainsi de la nuit la plus sombre

Le Soleil dissipe l'horreur :

L'éclat du jour succède à l'ombre ,

Et fait admirer la splendeur.

Ha ! que ne puis-je loin du mensonge & du crime ;

Et ne redoutant plus les pièges de l'erreur ,

Prendre vers toi, Seigneur, un voi noble & sublime ;

Mais que j'ai peine encore à sortir de l'abîme

Où m'a plongé ce monde séducteur !

En le sacrifiant ; hélas ! mon foible cœur

Verse des pleurs sur la victime.

Que nous conoissons peu le monde des esprits !

Nos cœurs sont attachés à la vile matière ;

A cette envelope grossière

Les mortels sont assujettis.

Leur ame avec le corps rampe dans la poussière ,

En s'éloignant de la lumière ,

On perd honteusement le prix

Qu'au hout d'une noble carrière

Dieu réservé à ses favoris.

Mais pour obtenir la Couronne

Il faut se faire aimer de celui qui la donne ;

Aux progrès qu'on a fait ajouter des progrès ;

Aspirer constamment à de nouveaux succès.

Tel on voit le Soleil montant sur l'Hémisphère

Répandre par degré le jour qui nous éclaire

Hélas ! qu'est-ce ici bas que le jour qui nous luit ?

Une ombre , une lueur qui succède à la nuit.

Dieu lui seul est parfait : L'homme est sa ressemblance,

Mais de l'homme à son Dieu la distance est immense.

Dans le Ciel tout est pur , le vice en est banni :

Le plus léger mortel est loin de l'Infini.

Veut-il pour s'éclairer, se plonger dans l'étude ,

Il trouve au lieu du vrai , l'obscur incertitude ,

Tout le trouble & séduit , il tombe à chaque pas ;

Et la coupable erreur le suit jusqu'au trépas.

A des corps & purs & célestes

Nos biens après la mort , seront proportionés  
 Sans regretter jamais ces biens faux & funestes ,  
 Que nous aurons abandonés ;  
 Trésors , honeurs ; plaisirs , du monde triste reste ,  
 Pour moi , vous n'aurez plus d'atraits ,  
 Vous nous trompés toujourns ; mon ame vous déteste ;  
 J'aspire à des biens plus parfaits.  
 L'Home , dans l'univers un point imperceptible  
 Qui cherche le bonheur & ne peut être heureux ,  
 L'Home pour qui la mort est un objet terrible ,  
 Et ne peut s'élever au monde intelligible ,  
 Est immortel & grand lors qu'il est vertueux.  
 Vous que pleure encore ma Patrie ,  
 Vous qui lui confaciés vos travaux vôtre vie ,  
 Célèbres Citoyens que nous avons perdus ,  
 Ornemens de l'Etat , & de l'Académie ,  
 Ah ! que n'ai je plus de génie  
 Pour louer dignement vos talens , vos vertus (\*) !

Y 2

---

(\*) Voyés dans le Journal Helvétique l'Eloge  
 de plusieurs Magistrats , Pasteurs , & Profes-  
 seurs , que Genève a eû le malheur de perdre  
 depuis quelques années , & dont la mort a astigé  
 l'Etat & l'Eglise. Tels étoient Mrs. BURLAMA-  
 QUI , TRONCHIN , CRAMER , CALANDRINI ,  
 LULLIN ,

C'est en vain que la mort vous retient dans ses  
chaines ,

En termineront vos jours , elle finit vos peines ,

Et vous fait parvenir au séjour de la Paix :

Elle vous fait goûter le bonheur qu'on desire ,

Qu'ignore le méchant , où le Fidèle aspire.

Le souvenir de vos bienfaits ,

Durera plus que son empire.



---

LULLIN, SARRASIN, BAULACRE, & quelques  
autres que l'Auteur a connu particulièrement, &  
dont la Mémoire lui sera toujours précieuse.



E P I T R E

*A un Ami à l'ocasion des troubles qui s'é-  
toient élevés à Genève.*

**C**ETTE Epitre fut composée en 1734. dans un tems où la discorde avoit élevé quelques nuages dans la Patrie de l'Auteur. Il l'adressa à un de ses Amis, Docteur en Médecine, habile dans son Art, & qui s'intéressoit beaucoup au retour de la concorde, de l'union, & de la paix.

**C**HER Ami pour qui la nature  
N'a presque point d'obscurité,  
Tu fais quelle est la route sûre  
Qui conduit à la vérité ;  
Tu conois de nos maux les suites, l'origine ;  
Et le Dieu de la Médecine  
Ouvre à tes yeux tous ses trésors ;  
Du mécanisme de nos corps  
Tu pénétres tout le mystère ,  
Et par ton art si salutaire  
Tu fais rétablir ses ressorts.

Ah ! si des passions , & de l'erreur funeste ,  
 Qui déchirent nos cœurs par leurs fatals levains ,  
 Plus dangereux , cent fois , que la fièvre & la peste

Tu pouvois guérir les Humains !

Que ton Art seroit profitable ,

S'il pouvoit te fournir cet utile secours .

Nous n'aurions jamais vû la discorde implacable

Troubler le repos de nos jours.

Qu'est devenu le tems où l'aimable Innocence

Compagne de la Liberté ,

Faisoit régner la paix , produisoit l'abondance ;

Où l'union des cœurs , la sage confiance

Faisoient fleurir nôtre Cité ?

Rien n'ébranloit alors ce parfait équilibre

Qui seul maintient d'un Peuple libre

La constante prospérité

Chacun rempli d'amour pour sa chère Patrie

Concourroit à former cette heureuse harmonie

Qui des Etats fait la félicité.

Jadis la Piété tranquile ,

Ofroit de la vertu les solides douceurs :

On voioit acourir dans ce paisible azile

De la Religion d'Illustres défenseurs.

Quelle nombreuse pépinière

D'Interprètes sacres qui portent la lumière

Dans les climats les plus lointains !

Disciples de la Foi , venés Ministres saints !

Fournissés jusqu'au bout cette noble carrière ,  
 Et de tous leurs devoirs instruisés les Humains ,  
 La solide Vertu , la Piété sincère

Habitoient ainsi parmi nous :

Des Loix le Magistrat n'étoit dépositaire ,  
 Que pour le bien , & le bonheur de tous :

Ha ! qu'un Gouvernement si doux

Pouvoit aisément satisfaire

Des cœurs, de leurs droits si jaloux !

Mais pourquoi nous fixer sur cette image antique ?

La Foi , la Liberté publique

N'ont elles plus de Protecteurs ?

Oui , nous avons encore de zélés défenseurs

De la Vertu la plus sévère :

Magistrats que chacun révère ,

Conus par leurs talens , plus que par leurs Emplois

Des Citoyens ils respectent les Droits.

Leur cœur des malheureux soulage la misère.

Quel Sénat ! A ses pieds le crime est abatu.

A côté de la Paix il place la Justice :

Et de la même main dont il punit le vice ,

Il récompense la vertu

De nos dignes Ayeux respectant la mémoire

J'admire plus encore , leurs vertus que leur gloire ,

Leur zèle pour l'Etat , leur noble probité ;

Leur aimable candeur , & leur frugalité.

Craignant plus que la mort un honteux esclavage ,  
Ils trouvoient leurs remparts dans leur propre cou-  
rage :

Qu'on leur a vendu cher l'heureuse Liberté ,  
De la Religion l'austère pureté ;

Que de sang , pour leurs droits , il a fallu répandre !  
Nous , leurs foibles Neveux , pouvons nous le com-  
prendre ?

Nous , qui par les plaisirs , par le luxe abatus ,  
Pour les biens , les honeurs , négligeons les vertus !

Hà ! désormais honteux de nous laisser séduire ,

De nos devoirs sacrés aimons à nous instruire ;

Et bien loin de chercher nos propres intérêts

Que le bien de l'Etat règle seul nos projets.

Ici , chaque Conseil a ses bornes prescrites ,

C'est être criminel qu'en franchir les limites ;

Du Peuple , de ses Chefs le devoir mutuel

Est fixé par le Sceau d'un Contract solennel.

La liberté n'est point cette folle licence ,

Qui méconnoit des Loix l'utile dépendance ;

C'est un ordre constant qui maintient les Etats :

Il doit assujettir Peuples & Magistrats ;

Ainsi le Créateur toujours invariable

Suit de tous ses décrets l'ordre fixe , immuable ,

Toujours dans un Etat ferme , bien ordonné

Le Peuple au Magistrat sera subordonné !

Et périsse à jamais le Citoyen perfide

Qui portant sur l'Etat une main parricide,  
 Voudroit par ses projets troubler nôtre repos ;  
 Et d'un Etat réglé faire un affreux cahos !  
 Ardens à soutenir tous nos Droits légitimes ,  
 Gardons nous d'écouter ses injustes maximes :  
 Gardons nous d'ébranler nôtre Gouvernement ,  
 Fondé sur nos Edits & sur nôtre serment :  
 Et pour nous garantir d'un funeste esclavage ,  
 Respectons de nos Loix la sagesse & l'usage. /  
 Nous , de la Liberté conoissant les douceurs ,  
 A l'envi nous devons être ses défenseurs.  
 Oui , de nos Citoyens la sage intelligence  
 Peut seule de l'Etat raffermir la puissance,  
 Un Peuple divisé , par lui même abatu ,  
 A peine est ataqué qu'il se trouve vaincu !  
 Nous devons être prêts , pour servir la Patrie ,  
 D'exposer tous nos biens & même nôtre vie,  
 Si nos cœurs sont unis, que craindrons nous alors ?  
 Contre nos énemis nous serons affés forts.  
 Sans redouter de MARS les funestes ravages ,  
 Nous dormirons en paix à l'abri des orages ,  
 Nous verrons le savoir éclairer les Esprits ;  
 Du Commerce , des Arts , on conoitra le prix.  
 Chacun soumis aux Loix , à ses devoirs fidèle ,  
 Nôtre Gouvernement sera pris pour modèle.  
 Qui peut nous acorder des biens si précieux ?  
 Celui qui d'un seul mot fit la Terre & les Cicux ,

Qui fait taire les vents , qui calme les tempêtes ;  
 Qui confondant l'orgueil des plus superbes têtes ,  
 Se plait à dissiper leurs complots ténébreux.  
 Déjà des Citoyens il comble tous les vœux.  
 Il affermit nos murs , rassure nos frontières :  
 Ses mains font de Sion les plus fortes barrières.  
 Où régnoit la discorde , il fait régner la paix.  
 Tous nos jours sont marqués par de nouveaux  
 bienfaits.

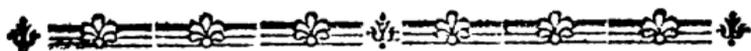
G E N E V E .



V E R S

*Sur une Harangue de M. le Professeur CLAPARDE , où il a peint un Théologien modeste.*

QUAND d'un pinceau savant , délicat , agréable  
 Moins guidé par l'esprit que conduit par le cœur ,  
 CLAPARDE nous eût , d'un modeste Docteur ,  
 Tracé fidèlement le portrait admirable ;  
 La peinture unanimément  
 Des connoisseurs fut applaudie ;  
 Mais je le dirai franchement :  
 Je trouve un peu d'immodestie  
 A se peindre publiquement.



LE PRESENT INTERESSE'.

**L**IVRE'E AUX tendres feux dont je brule pour toi,  
 Je révois l'autre jour dans le fond d'un bocage  
 Aux moyens de fixer à jamais près de moi  
 Ton ame inconstante & volage,  
 Quand l'Amour m'aparut avec cet air vainqueur,  
 Ce sourire attrayant, cet empressement tendre;  
 Tel enfin qu'autrefois il s'ofrit à mon cœur,  
 Quand tu le forças de se rendre.  
 Reçois, dit-il, ces dons que je te fais;  
 Porte les à ton infidèle,  
 Et bientôt des Amans parfaits  
 Il redeviendra le modèle.  
 Cette bouffole ira retracer à ses yeux  
 Que tout amant a son pôle come elle;  
 Dès qu'il a pû toucher un cœur fidèle,  
 C'est vers lui seul qu'il doit tourner ses vœux.  
 Cette lanterne, où brille une lumière pure,  
 Guidera ses pas égarés;  
 Et dans l'urne seront ferrés  
 Tous les secrets d'une tendre aventure.  
 Ma main te remet le présent  
 Auquel l'Amour attache ta tendresse!  
 Ton cœur est-il assez reconnoissant  
 Pour éfectuer sa promesse?

## E N I G M E.

**J**e peins une fleur du jeune âge  
 Que l'on n'a plus après quinze ans,  
 A moins que l'on ne soit bien sage.  
 On dit que chez nos vieux parens ,  
 On la portoit dans le ménage ;  
 Mais par malheur depuis long tems  
 Nous avons banni cet usage.  
 En voyant ce tableau , Lecteur ,  
 Vous croyez déjà , je le gage ,  
 Trouver le nom de cette fleur ,  
 Et dans le fond de votre cœur ,  
 Vous croyez qu'elle rime en âge ?  
 Ainsi dans ce siècle volage ,  
 L'esprit de la légèreté  
 Sait tourner tout en badinage ,  
 Et l'on préfère ce langage  
 A celui de la vérité.  
 Mon cher Lecteur, foyez plus sage ;  
 Et loin de la frivolité  
 Cherchez l'objet de mon ouvrage.  
 Neuf lettres composent son nom ;  
 On trouve , en en faisant usage ,  
 Une Nimphe qui de JUNON  
 Autrefois brouilla le ménage ,  
 Et lui fit faire un grand tapage ;  
 Ce que fait toujours un fripon ,  
 Si ce n'est à la question ,  
 A moins qu'il n'ait bien du courage ;  
 Le nom qu'on donne à ce beau jour ,  
 Qui devoit couronner l'amour  
 Et fixer les amans volages ;

Un mot qu'on voudroit avoir dit,  
 Dans bien des honêtes ménages,  
 Où de bon cœur on se maudit;  
 Une fille du dernier âge  
 De qui les attraits, les talens,  
 L'esprit & le libertinage  
 Charmoient tour à tour les Savans,  
 Les Voluptueux & les Sages;  
 Un Seigneur qui fait les messages,  
 D'un Prince qui bénit les gens;  
 Une Fille en saint équipage,  
 Qui souvent, malgré ses vertus,  
 Voudroit bien craindre le veuvage;  
 Un vieux mot que l'on ne dit plus;  
 Une Ville sur le rivage  
 De la... mais il me faut cesser;  
 Je crains, Lecteur, de vous lasser  
 Par la longueur de cet ouvrage,  
 Où je peins en foible langage  
 Un sujet facile à trouver.  
 Chaque home l'a dans son jeune âge,  
 Heureux qui peut le conserver !



LOGOGRIPE.

**M**ON ton, Lecteur, dépend de l'humeur de  
 mon père.

Est-il présomptueux ? tu me vois vaine & fière,  
 Avec grand étalage anoncer ses talens.  
 Est-il humble ou timide ? Alors humble moi-même ;  
 J'implore en sa faveur tes regards indulgens  
 Mais que fais-je ? Trop clair est déjà le Dileme ;  
 Passons rapidement à la combinaison.

## 346 JOURNAL HELVETIQUE

Sept membres, de mon corps forment la liaison ?  
 Veux-tu les desunir ? en prends d'abord quatre  
 Tu verras un enclos vaste, seigneurial,  
 Agréable au Chasseur, funeste à l'animil :  
 Quatre autres vont t'offrir sur ce fanlant théâtre,  
 Le plus leger d'entr'eux, atteint du coup fatal :  
 Quatre encore, & tu vois ( mais en langue latine )  
 Le nom d'une autre bête à la dent assassine  
 Combine encore, il sort de mon immense sein  
 Un mot géographique & connu du Main ;  
 Un bien qui meconnoit le travail des charrues ;  
 Uniquement second par le bienfait des nues :  
 Un métal sans éclat, nécessaire trésor  
 Moins brillant, mais, je crois, plus utile que l'or ;  
 Un antique instrument & de chasse & de guerre ;  
 Un nouvel inventé pour réduire en poussière  
 Les feuilles d'une plante abondante en esprits ;  
 Ce bois, source fertile & des vins & des ris :  
 Un poisson fort comun, aliment du carême,  
 Et plus rare, ce fruit, rond, confit & tout verd,  
 Dont aux plus fins repas ce poisson est couvert ;  
 Une conjonction qu'un Tribunal suprême  
 Voulut jadis proscrire, & qui toujours nous sert ;  
 L'endroit où, malgré nous, vont se peindre d'eux-  
 mêmes

Les divers mouvemens qui troublent nôtre cœur ;  
 Ce qu'on porte aux convois en signe de douleur :  
 Un terme à double sens, qu'à deux arts on destine,  
 Appliquable à la scène, & propre à la cuisine ;  
 Le nom latin d'un signe, annuelle maison  
 Que le soleil visite en la froide saison ;  
 Des Moines aujourd'hui le prénom ordinaire ;  
 Deux notes de Musique... il est tems de se taire.



A V I S.

**O**N trouvera chez *M. ANDRE' BOVAY* fils à Geneve & chez *M. ANDRE' HOLLARD* à Orbe des plans & billets de la 22<sup>me</sup> Loterie de la Ville Impériale de Dortmund, réglée au capital de 300000 florins d'Hollande, en 5 Classes. Elle consiste en 20000 Billets & 13046 Lots gagnans, lesquels sont tous des Lots réels au dessus de la mise; donc l'on voit clairement que de 3 billets il y en a presque 2 gagnans. Les plans gratis que l'on pourra tirer chés les Collecteurs ci dessus nommés en donneront un plus ample éclaircissement & engageront les amateurs à s'intéresser dans cette Loterie. Le prix de chaque Billet est de 15 fl. d'holl. ou 33 L. 16. argent de France, revenant à 19 L. 10 argent courant de Geneve où à 21 L. 15 argent de Suisse. Le tirage de la première Classe se fera infailliblement le 7. Novem. prochain & les autres de 4 en 5 semaines, l'une après l'autre. Ceux qui souhaiteront des billets sont priés d'affranchir les Lettres & l'Argent.

Le mot du Logogriphe du mois dernier est JARDINIER, dans lequel on trouve Jardin, Ride, nier, rive, aride, Nid.



## T A B L E.

<b>R</b> EPONSE aux Objections proposées contre l'Explication de la Prière de J. C. dans le Jardin de Gethsémané.	239
Le Vrai Talisman.	253
Extrait du second Tome de l'Histoire de Pierre le Grand.	265.
Anonces de quelques Ecrits.	289
Suite de l'Histoire des Solitaires des Pyre- nées.	300
Nouvelles Académiques.	316
Les 2 Chasseurs & la Laitière Comédie.	320
Ode sur la Guerre.	324
Epitre sur l'état des homes dans la vie avenir.	331.
————— à un Ami à l'occasion des trou- bles qui s'étoient élevés à Genève.	337
Vers sur une Harangue de M. le Profes- seur Claparede.	342
Le Présent intéressé.	343
Enigme.	344
Logogriphe.	345
Avis.	347